



LE  
LEGATAIRE  
UNIVERSEL,  
COMEDIE,  
EN CINQ ACTES.  
PAR MONSIEUR  
REGNARD.



*VIENNE EN AUTRICHE,*  
Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur de  
la Cour de sa Majesté Imperiale & Royale.

---

M D C C L I I.

2



## ACTEURS.

GERONTE, Oncle d'Eraste.

ERASTE, Amant d'Isabelle.

Me. ARGANTE, Mere d'Isabelle.

ISABELLE, Fille de Me. Argante.

LISETTE, Servante de Geronte.

CRISPIN, Valet d'Eraste.

Mr. CLISTOREL, Apoticaire.

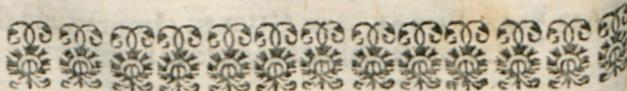
Mr. SCRUPULE, }

Mr. GASPARD. }

Notaires.

UN LAQUAIS.

*La Scene est à Paris, chez Monsieur Geronte.*





LE  
LEGATAIRE,  
COMEDIE.

---

ACTE PREMIER.  
SCENE PREMIERE.  
LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

**B**on jour, Crispin, bon jour.

CRISPIN.

Bon jour belle Lisette,  
Mon Maître toujours plein du soin qui l'inquiète,  
M'envoye à ton léver zélé collateral,  
Savoir comment son Oncle à passé la nuit,

À 2

LI-

*Le Legataire,*

LISETTE.

Mal.

CRISPIN.

Le bon homme chargé de fluxions, d'années,  
Lute depuis long-tems contre les destinées,  
Et pare de la mort le trait fatal en vain,  
Il n'évitera pas celui du Médecin.  
Il garde le dernier, & ce corps cacochime,  
Est à son art fatal dévoué pour victime.  
Nous prévoyons dans peu, qu'un petit ou grand  
deuil

Etendra de son long Geronte en un cercueil.  
Si mon Maître pouvoit être fait Legataire,  
Je ferois de bon cœur les frais du luminaire.

LISETTE.

Un remède par moi, lui vient d'être donné,  
Tel que l'Apoticaire en avoit ordonné,  
J'ai crû que ce seroit le dernier de sa vie,  
Il est tombé sur moi deux fois en léthargie.

CRISPIN.

De ses bouillons de bouche, & des postérieurs  
Tu prens soin?

LISETTE.

De ma main il les trouve meilleurs  
Aussi sans me targuer d'une vaine science,  
J'entens ce métier là, mieux que fille de France.

CRISPIN.

Peste, le beau talent! tu te fais bien payer

Je

Je croi, de tous les soins qu'il te fait employer.

L I S E T T E.

Il ne me donne rien, mais j'ai pour récompense

Le droit de lui parler avec toute licence,

Je lui dis à son nez des mots assez piquans.

Voilà tous les profits que j'ai depuis cinq ans.

C'est le plus ladre vert qu'on ait vû de la vie.

Je ne puis t'exprimer où va sa vilénie.

Il trouve tous les jours dans son fécond cerveau

Quelque trait d'avarice admirable & nouveau.

Il a pour Médecin pris un Apoticaire,

Pas plus haut que ma jambe, & de taille sommaire.

Il croit qu'étant petit il lui faut moins d'argent,

Et qu'attendu sa taille il ne payera pas tant.

C R I S P I N.

S'il est court il fera de très-longues parties?

L I S E T T E.

Mais dans son testament ses graces départies

Doivent me raquitter de son avare humeur,

Ainsi je renouvelle avec soin mon ardeur.

C R I S P I N.

Il fait son testament?

L I S E T T E.

Dans peu de tems j'espère

Y voir coucher mon nom en riche caractère.

C R I S P I N.

C'est très-bien espérer, j'espère bien encor,

Y voir aussi coucher le mien en lettres d'or.

LISETTE.

Tout beau, l'amî, tout beau, l'on diroit à t'entendre,

Qu'à la succession tu peux aussi prétendre.  
 Déjà, ne font-ils pas assez de concurrens,  
 Sans t'aller mettre encor au rang des aspirans ?  
 Il a tant d'héritiers le bon Seigneur Geronte,  
 Il en a tant & tant, que parfois j'en ai honte.  
 Des oncles, des néveux, des niées, des cousins,  
 Des arriere-cousins rémués des germains,  
 J'en comptai l'autre jour en lignes paternelles  
 Cent sept mâles, vivans, juge encore des femelles.

CRISPIN.

Oüi, mais mon Maître aspire à la plus grosse part,  
 J'en pourrois bien aussi tirer ma cotte-part.  
 Je suis un peu parent & tiens à la famille.

LISETTE.

Toi?

CRISPIN.

Ma première femme étoit assez gentille,  
 Une Brétonne vive, & coquette sur-tout,  
 Qu'Erasme que je fers trouvoit fort à son goût.  
 Je croi, comme toujours il fut aimé des Dames,  
 Que nous pourrions bien être allié par les femmes<sup>9</sup>  
 Et de Monsieur Geronte il s'en faudroit bien peu  
 Que par là je ne fusse un arriere-néveu.

LISETTE.

Oüi-da tu peux passer pour parent de campagne,  
 Ou pour néveu, suivant la mode de Bretagne.

CRI-

## CRISPIN.

Mais raillerie à part, nous avons grand besoin  
 Qu'à faire un Testament Geronte prenne soin.  
 Si mon Maître, *primò*, n'est nommé Legataire,  
 Le reste de ses jours il fera maigre chere.  
*Secundò*, quoiqu'il soit diablement amoureux,  
 Madame Argante, avant de couronner ses feux,  
 Et de le marier à sa fille Isabelle,  
 Veut qu'un bon Testament bien sûr & bien fidèle  
 Fasse ledit néveu Legataire de tout:  
 Mais ce qui doit le plus être de notre goût,  
 C'est qu'Erasme nous fait trois cent livres de rente,  
 Si nous réussissons au gré de son attente.  
 Ce don de notre hymen formera les liens,  
 Ainsi tant de raisons sont autant de moyens  
 Que j'employe à prouver qu'il est très-nécessaire  
 Que le susdit néveu soit nommé Legataire,  
 Et j'ai conclu enfin qu'il faut conjointement  
 Agir pour arriver au susdit Testament.

## LISETTE.

Comment diable, Crispin, tu plaides comme un  
 Ange.

## CRISPIN.

Je le croi! mon talent te paroît-il étrange?  
 J'ai brillé dans l'étude avec assez d'honneur,  
 Et l'on m'a vû trois ans Clerc chez un Procureur  
 Sa femme étoit jolie, & dans quelques affaires,  
 Nous jugions à hui clos de petits Commissaires.

## LISETTE.

La boutique étoit bonne, hé pourquoi la quitter?

CRISPIN.

L'Epoux un peu jaloux m'en a fait désertier.  
 Un Procureur n'est pas un homme fort traitable;  
 Sur sa femme, il m'a fait des chicanes de diable,  
 J'ai bataillé ma foi deux ans sans en sortir.  
 Mais je fus à la fin contraint de déguerpir.  
 Mais mon Maître paroît.

S C E N E II.

*ERASTE, CRISPIN, LISETTE.*

ERASTE.

AH! te voilà Lisette.  
 Guéris-moi si tu peux du soin qui m'inquiète,  
 Hé bien mon Oncle est-il en état d'être vu.

LISETTE.

Ah! Monsieur, depuis hier il est encore déchû.  
 J'ai crû que cette nuit seroit sa nuit dernière,  
 Et que je ferois pour jamais sa paupière.  
 Les lettres de répi qu'il prend contre la mort,  
 Ne lui serviront guère, ou je me trompe fort.

ERASTE.

Ah Ciel! que dis-tu là.

LISETTE.

C'est la vérité pure.

ERASTE.

Quelque soit mon espoir, je sens que la nature,

Ex-

Excite dans mon cœur de tristes sentimens.

CRISPIN.

Je sentis autrefois les mêmes mouvemens,  
 Quand ma femme passa les Rives du Cocyte,  
 Pour aller en batteau rendre aux défunts visite,  
 J'en avois dans le cœur un plaisir plein d'apas,  
 Comme tant de maris l'auroient en pareil cas,  
 Cependant la nature excitant la tristesse,  
 Faisoit quelque conflit avecque l'allegresse,  
 Qui par certains ressorts & mélanges confus,  
 Combattoient tour à tour, & prenoient le dessus;  
 Enforte que l'espoir... la douleur légitime...  
 L'amour... on sent cela bien mieux qu'on ne l'ex-  
 prime.

Mais ce que je puis dire en vous accusant vrai,  
 C'est que tout à la fois, j'étois & triste & gay,

ERASTE.

Je ressens pour mon Oncle une amitié sincère,  
 Je donne dans son sens en tout pour lui complaire.  
 Quoiqu'il dise, ou qu'il fasse, ayant le droit ou non,  
 Je conviens avec lui qu'il a toujours raison.

LISETTE.

Il faut que le vieillard soit mal dans ses affaires,  
 Puisqu'il m'a commandé d'aller chez deux No-  
 taires.

CRISPIN.

Deux Notaires, hélas! cela me fend le cœur.

LISETTE.

C'est pour instrumenter avecque plus d'honneur.

A 5

ERA-

ERASTE.

Hé dis-moi, mon enfant, en pleine confidence.  
Puis-je sans me flater former quelque espérance?

LISETTE.

Elle est très-bien fondée & depuis quelques jours,  
Avec Madame Argante il tient certains discours,  
Où l'on parle tout bas de legs, de mariage,  
Je n'ai de leur dessein rien appris davantage.  
Votre Maitresse est mise aussi dans l'entretien,  
Pour moi je crois qu'il veut vous laisser tout son  
bien,  
Et vous faire épouser Isabelle.

ERASTE.

Ah Lisette!

Que tu flattes mes sens, que ma joye est parfaite,  
Ce n'est point l'intérêt qui m'anime aujourd'hui,  
Un Dieu beaucoup plus fort & plus puissant que  
lui,  
L'amour parle en mon cœur, la charmante Isa-  
belle  
Est de tous mes désirs une cause plus belle,  
Et pour le Testament, me fait faire des vœux...

LISETTE.

L'amour & l'intérêt seront contens tous deux,  
Serait-il juste aussi qu'un si bel héritage,  
De cent cohéritiers, devint le sot partage.  
Verrois-je d'un œil sec déchirer par lambeaux  
Par tant de campagnards, de pieds-plats, de ni-  
gaux  
Une

Une succession qui doit, par parenthèse,  
 Vous rendre un jour heureux, & nous mettre à no-  
 tre aise,

Car vous savez, Monsieur....

ERASTE.

Va, tranquillise-toi,

Ce que j'ai dit est dit, repose-toi sur moi.

LISETTE.

Si votre Oncle vous fait le bien qu'il se propose,  
 Sans trop vanter mes soins j'en suis un peu la cause,  
 Je lui dis tous les jours qu'il n'a point de Nèveux,  
 Plus doux, plus complaisant, ni plus respectueux,  
 Non par l'espoir du bien que vous pouvez atten-  
 dre,

Mais par un naturel & délicat & tendre.

CRISPIN.

Que cette fille-là connoît bien votre cœur!  
 Vous ne sauriez ma foi trop payer son ardeur,  
 Je dois dans peu de tems contracter avec elle,  
 Regardez-là, Monsieur, elle est & jeune & belle,  
 N'allez pas en user comme de l'autre, non!

LISETTE.

Monsieur Geronte vient, il faut changer de ton,  
 Je n'ai point eu le tems d'aller chez les Notaires,  
 Toi qui m'as trop long-tems parlé de tes affaires,  
 Va vite, cours, dis-leur qu'ils soient prêts au bé-  
 soin,

L'un s'appelle Gaspard & demeure à ce coin,  
 Et l'autre un peu plus-bas, & se nomme Scrupule.

CRIS-

CRISPIN.

Voilà pour un Notaire un nom bien ridicule,

## S C E N E III.

*GERONTE, ERASTE, LISETTE.*

GERONTE.

**AH!** bon jour mon Nèveu.

ERASTE.

Je suis en vérité  
 Charmé de vous révoir en meilleure santé,  
 De grace asseïez-vous; ôte donc cette chaise,  
 Mon Oncle en ce fauteuil fera plus à son aise.

GERONTE.

J'ai cette nuit été secoué comme il faut,  
 Et je viens d'essuyer un dangereux assaut,  
 Un pareil à coup sûr emporteroit la place.

ERASTE.

Vous voilà beaucoup mieux, & le Ciel par sa  
 grace,  
 Pour vos jours en péril nous permet d'espérer;  
 Il faut présentement songer à réparer  
 Les désordres qu'a pû causer la maladie,  
 Vous faire désormais un régime de vie,  
 Prendre de bons bouillons, de sûrs confortatifs,  
 Nettoyer l'estomach par de bons purgatifs,  
 Enfin ne vous laisser manquer de nulles choses.

GE-

GERONTE.

Ouï, j'aimerois assez ce que tu me proposes,  
 Mais il faut tant d'argent pour se faire soigner,  
 Que puisqu'il faut mourir autant vaut l'épargner,  
 Ces porteurs de Séringue ont pris des airs si ro-

Ce n'est qu'au poids de l'or qu'on achete leurs dro-  
 gues,

Qui pourroit s'en passer & mourir tout d'un coup  
 De son vivant, sans doute épargneroit beaucoup.

ERASTE.

Ouï, vous avez raison, c'est une tyrannie,  
 Mais je ferai les frais de votre maladie,  
 La santé dans le monde étant le premier bien,  
 Un homme de bon sens ne doit ménager rien,  
 De vos maux négligés vous guérirez sans doute,  
 Tâchons à réparer vos forces quoiqu'il coute.

GERONTE.

C'est tout argent perdu dans cette occasion,  
 La maison ne vaut pas la réparation,  
 Je veux mon cher Neveu mettre ordre à mes af-  
 faires.

As-tu dit qu'on allât me chercher deux Notaires ?

LISETTE.

Ouï, Monsieur, & dans peu vous les verrez ici.

GERONTE.

Et dans peu vous faurez mes sentimens aussi,  
 Je veux en bon parent vous les faire connoître.

ERA;

ERASTE.

Je me doute à peu près de ce que ce peut être,

GERONTE.

J'ai des Collatéraux,

LISETTE.

Où vraiment &amp; beaucoup,

GERONTE.

Qui d'un regard avide, & d'une dent de loup,  
 Dans le fond de leur cœur dévorent par avance ;  
 Une succession qui fait leur espérance.

ERASTE.

Ne me confondez pas mon Oncle, s'il vous plaît  
 Avec de tels parens.

GERONTE.

Je ne sai ce qu'il en est.

ERASTE.

Votre santé me touche & me plaît davantage,  
 Que tout l'or qui pourroit me tomber en partage,

GERONTE.

J'en suis persuadé. Je voudrois me vanger  
 D'un vain tas d'héritiers & les faire enrager,  
 Choisir une personne honnête & qui me plaise,  
 Pour lui laisser mon bien & la mettre à son aise,

ERASTE.

Vous devez là-dessus suivre votre désir,

## LISETTE.

Non, je ne comprends pas de plus charmant plaisir,  
 Que de voir d'héritiers une troupe affligée,  
 Le maintien interdit, & la mine allongée,  
 Lire un long testament où pâles, étonnez,  
 On leur laisse un bon soir avec un pied de nez;  
 Pour voir au naturel leur tristesse profonde,  
 Je réviendrois, je crois, exprés de l'autre monde.

## GERONTE.

Quoique déjà je sois atteint & convaincu,  
 Par les maux que je sens d'avoir long-tems vécû,  
 Quoiqu'un sable brûlant cause ma néphretique,  
 Que j'endure les maux d'une acre sciatique,  
 Qui malgré le bâton que je porte en tout lieu,  
 Fait souvent qu'en marchant je dissimule un peu.  
 Je suis plus vigoureux que l'on ne s'imagine,  
 Et je voi bien des gens se tromper à ma mine.

## LISETTE.

Il est de certains jours de barbe où sur ma foi,  
 Vous ne paroissez pas plus malade que moi.

## GERONTE.

Est-il vrai?

## LISETTE.

Dans vos yeux un certain éclat brille.

## GERONTE.

J'ai toujours reconnu du bon dans cette fille;  
 Je veux pourtant songer à mettre ordre à mon  
 bien,  
 Avant

Avant qu'un prompt trépas m'en ôte le moyen.  
Tu connois & tu vois par fois Madame Arganté.

ERASTE.

Oui, dans ses procedés elle est toute charmante.

GERONTE.

Et sa fille Isabelle, eh ! la connois-tu ?

ERASTE.

Fort.

C'est une fille sage & qui charme d'abord.

GERONTE.

Tu conviens que le Ciel a versé dans son âme,  
Les qualités qu'on doit chercher en une femme.

ERASTE.

Je ne voi point d'objet plus digne d'aucuns vœux,  
Ni de fille plus propre à rendre un homme heu-  
reux.

GERONTE.

Je m'en vais l'épouser.

ERASTE.

Vous mon Oncle !

GERONTE.

Moi-même.

ERASTE.

J'en ai je vous l'avouë une allegresse extrême.

LISETTE.

Miséricorde ! hélas ! ha ! Ciel assiste-nous !  
De quelle malheureuse allez-vous être époux.

GE.

## GERONTE.

D'Isabelle, en ce jour, & par ce mariage,  
Je lui donne à ma mort tout mon bien en partage.

## ERASTE.

Vous ne pouvez mieux faire, & j'en suis très-  
content,  
Je voudrois comme vous en pouvoir faire au-  
tant.

## LISETTE.

Quoi vous, vieux & cassé, fiévreux, épileptique,  
Paralitique, éthique, asmaticque, hidropique,  
Vous voulez de l'hymen allumer le flambeau,  
Et ne faire qu'un faut de la nôce au tombeau.

## GERONTE.

Je sai ce qu'il me faut, apprenez je vous prie,  
Que même ma santé veut que je me marie,  
Je prens une compagne, & de qui tous les jours  
Je pourrai dans mes maux tirer de grands secours.  
Que me sert-il d'avoir une avide cohorte  
D'héritiers qui toujours veille & dort à ma porte,  
De gens qui furétant les clefs du coffre fort,  
Me détendront mon lit peut-être avant ma mort.  
Une femme au contraire, à son devoir fidèle,  
Par des soins conjugaux me marquera son zèle,  
Et de son chaste amour récueillant tout le fruit,  
Je me verrai mourir en repos & sans bruit.

## ERASTE.

Mon Oncle parle juste, & ne sauroit mieux faire  
Que de se ménager un secours nécessaire.

B

Une

Une femme économe & pleine de raison,  
Prendra seule le soin de toute la maison.

GERONTE *l'embrassant.*

Ah! le joli garçon! aurois-je dû m'attendre  
Qu'il eût pris cette affaire, ainsi qu'on lui voit  
prendre.

ERASTE.

Votre bien seul m'est cher.

GERONTE.

Va tu n'y perdras rien,  
Quoiqu'il puisse arriver je te ferai du bien,  
Et tu ne seras pas frustré de ton attente.  
Mais quelqu'un vient ici.

S C E N E IV.

UN LAQUAIS, ERASTE, GERONTE,  
LISETTE.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, Madame Argante  
Et sa fille sont là.

ERASTE.

Je vais les amener.

GERONTE *à Lisette.*

Mon chapeau, ma pèruque.

Li;

L I S E T T E.

On va vous les donner.

Les voilà.

G E R O N T E.

Ne va pas leur parler je te prie,  
Ni de mon lavement, ni de ma léthargie.

L I S E T T E.

Elles ont toutes deux bon nez, dans un moment  
Elles se sentiront de reste assurément.

## S C E N E V.

Me. ARGANTE, ISABELLE,  
GERONTE, LISETTE.

Me. ARGANTE.

Nous avons ce matin appris de vos nouvelles,  
Qui nous ont mis pour vous en des peines  
mortelles,

Vous avez, ce dit-on, très-mal passé la nuit:

G E R O N T E.

Ce sont mes héritiers qui font courir ce bruit.  
Ils me voudroient déjà voir dans la sépulture;  
Je me suis jamais mieux porté je vous jure.

E R A S T E.

Mon Oncle a le visage, ou du moins peu s'en faut,  
D'un galand de trente ans.

L I S E T T E *bas.*

Oui! qui mourra bien-tôt.

B 2

GE-

GERONTE.

Je ferois bien malade & plus qu'à l'agonie,  
Si des yeux aussi beaux ne me rendoient la vie.

Me. ARGANTE.

Ma fille en ce moment vous voyez devant vous,  
Celui que je vous ai destiné pour époux.

GERONTE.

Oui, Madame, c'est vous (pour le moins) je m'en  
flète,

Qui guérirez mes maux mieux qu'un autre Hi-  
pocrate.

Vous êtes pour mon cœur comme un julep fu-  
tur,

Qui doit le nettoyer de cé qu'il a d'impur,  
Mon hymen avec vous est un sûr émétique,  
Et je vous prens enfin pour mon dernier topique.

ISABELLE.

Je ne fai pas, Monsieur, pourquoi vous me pre-  
nez,

Mais ce choix m'interdit & vous me surprenez.

Me. ARGANTE.

Monsieur vous épousant vous fait un avantage,  
Qui doit faire oublier & ses maux & son âge,  
Et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

ISABELLE.

Madame le devoir m'y fera consentir,  
Mais peut-être Monsieur par cette loi sévère,  
Ne trouvera-t-il pas en moi ce qu'il espère,

Je

Je fai ce que je suis , & le peu que je vauz ,  
 Pour être comme il dit un remède à ses maux ,  
 Il se trompe bien fort s'il prétend sur ma mine ,  
 Devoir trouver en moi toute la Médecine ,  
 Je connois bien mes yeux , ils ne feront jamais  
 Une si belle cure & de si grands effets.

ERASTE.

Au pouvoir de ces yeux je rens plus de justice.

GERONTE.

Au feu que je ressens , si l'amour est propice ,  
 Avant qu'il soit neuf mois sans trop m'é signaler ,  
 Tous mes collatéraux auront à qui parler ,  
 Dans le monde on saura dans peu de mes nou-  
 velles.

LISETTE. *bas.*

Ah ! par ma foi je croi qu'il en fera de belles ,  
 Si le Diable vous tente & vous veut marier ,  
 Qu'il cherche un autre objet pour vous aparier .  
 J'en m'en rapporte à vous , Madame est vive & belle ,  
 Il lui faut un époux qui soit aussi vif qu'elle .  
 Bien fait & de bon air , qui n'ait pas vingt-cinq  
 ans ,  
 Vous , vous êtes majeur , & depuis très-long-  
 tems .

A votre âge doit-on parler de mariages ?  
 Employez le Notaire à de meilleurs usages ,  
 C'est un bon testament , un testament morbleu ,  
 Bien fait , bien cimenté , qui doit vous tenir lieu  
 De tendresse , d'amour , de désir , de ménage ,

De femme, de contrat, d'enfans, de mariage,  
J'ai parlé, je me tais.

GERONTE.

Vraiment c'est fort bien fait,  
Qui vous a donc si bien asilé le caquet?

LISETTE.

La raison.

GERONTE.

De ses airs ne foyez point blessées,  
Elle me dit par fois librement ses pensées,  
Je le souffre en faveur de quelques bons talens,

LISETTE.

Je ne fai ce que c'est que de flatter les gens.

ERASTE.

Vous avez très-grand tort de parler de la sorte :  
Je voudrois me porter comme Monsieur se porte,  
Il veut se marier, & n'a-t-il pas raison,  
D'avoir un héritier s'il peut de sa façon ?  
Quoi, refusera-t-il une aimable personne,  
Que son heureux destin lui réserve & lui donne ?  
Ah ! le Ciel m'est témoin si je voudrois jamais  
De fort plus glorieux pour combler mes souhaits.

ISABELLE.

Vous me conseillez donc de conclure l'affaire.

ERASTE.

Je croi qu'en vérité vous ne sauriez mieux faire.

ISA.

ISABELLE.

Vos conseils amoureux & vos rares avis,  
Puisque vous le voulez, Monsieur, seront suivis.

Me, ARGANTE.

Ma fille fait toujours obéir quand j'ordonne.

ERASTE.

Où je vous soutiens moi qu'une jeune personne,  
Malgré sa répugnance & l'orgueil de ses sens,  
Doit suivre aveuglement le choix de ses parens,  
Et mon Oncle après tout n'a pas un si grand âge,  
A devoir renoncer encore au mariage,  
Et soixante & huit ans, est-ce un si grand déclin,  
Pour . . .

GERONTE.

Je ne les aurai qu'à la saint Jean prochain.

LISETTE.

Il a souffert le choc de deux apoplexies,  
Qui ne sont par bonheur que deux paralysies,  
Et tous les Médecins qui connoissent les maux,  
Ont juré Galien, qu'à son retour des Eaux,  
Il n'auroit sûrement ni goutte sciatique,  
Ni gravelle, ni point, ni toux, ni néphrétique.

GERONTE.

Ils m'ont même assuré que dans fort peu de tems,  
Je pourrois de mon chef avoir quelques enfans.

LISETTE.

Je ne suis Médecin non plus qu'Apoticaire,  
Et je jurerois moi, cependant du contraire.

B 4

GE.

GERONTE *bas.*

Lisette, le remède agit à certain point . . .

LISETTE.

En dûffiez-vous crêver, ne le témoignez point.

ERASTE.

Mon Oncle qu'avez-vous, vous changez de visage?

GERONTE.

Mon Nêveu je n'y puis résister davantage.

Ah! ah! Madame il faut que je vous dise adieu,  
Certain devoir pressant m'appelle en certain lieu.

Me. ARGANTE.

De peur d'incommoder nous vous cédonz la place.

GERONTE.

Erasle, conduis-les, excusez-moi de grace,  
Si je ne puis rester plus long-tems avec vous.*Il s'en va.*

LISETTE.

Madame, vous voyez le pouvoir de vos coups,  
Un seul de vos regards d'un mouvement facile,  
Agite plus d'humeurs, détache plus de bile,  
Opère plus en lui dès la première fois,  
Que les médicamens qu'il prend depuis six mois.  
O pouvoir de l'amour!

Me. ARGANTE.

Adieu je me retire.

ERASTE.

Madame, accordez moi l'honneur de vous con-  
duire.

LI.

## L I S E T T E.

Moi je vais là-dedans vaquer à mon emploi,  
Le bon homme m'attend & ne fait rien sans moi.  
Pour le premier début d'une nôce concluë,  
Voilà je vous l'avouë une belle entrevûë.

FIN DU PREMIER ACTE.

\*\*\*\*\*

## A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

*Me. ARGANTE, ISABELLE,  
ERASTE.*

*Me. ARGANTE.*

**C**'est trop nous retenir, laissez-nous donc partir.

*ERASTE.*

Je ne puis vous quitter ni vous laisser sortir,  
Que vous ne me flatiez d'un rayon d'espérance.

*Me. ARGANTE.*

Je voudrois vous pouvoir donner la préférence.

*ERASTE.*

Quoi vous aurez Madame assez de cruauté,  
Pour conclure à mes yeux cet hymen projecté,  
Après m'avoir promis la charmante Isabelle.  
Pourrai-je sans mourir me voir séparé d'elle.

B S

*Me.*

Me. ARGANTE.

Quand je vous la promis, vous me fîtes serment  
 Que votre Oncle en faveur de cet engagement,  
 Vous feroit de ses biens donation entière,  
 En épousant ma fille il offre de le faire,  
 Ai-je tort ?

ERASTE à *Isabelle.*

Vous, Madame, y consentirez-vous ?

ISABELLE.

Affurément, Monsieur, il sera mon époux,  
 Et ne venez-vous pas de me dire vous-même  
 Qu'une fille malgré la répugnance extrême  
 Qu'elle trouvoit à prendre un parti présenté,  
 Devoit de ses Parens suivre la volonté.

ERASTE.

Et ne voyez-vous pas que par cet artifice,  
 Pour rompre ses projets je flatois son caprice,  
 Il est certains esprits qu'il faut prendre de biais,  
 Et que heurtant de front vous ne gagnez jamais,  
 Non Oncle est ainsi fait, l'intérêt peut-il faire,  
 Que vous sacrifiez une fille si chère ?

Me. ARGANTE.

Mais le bien qu'il lui fait,

ERASTE.

Donnez-moi votre foi  
 De rompre cet hymen & je vous promets moi,  
 De tourner aujourd'hui son esprit de manière  
 Que les choses iront ainsi que je l'espère.

Et

Et qu'il fera pour moi quelque heureux testament.

Me. ARGANTE.

S'il le fait, ma fille est à vous absolument.

Je vais d'un mot d'écrit lui mander que son âge,

Que sa frêle santé répugne au mariage,

Que je serois bien-tôt cause de son trépas :

Que l'affaire est rompuë & qu'il n'y pense pas.

ISABELLE.

Je me fais d'obéir une joye infinie.

ERASTE.

Que mon sort est heureux, qu'il est digne d'envie!

Mais Lisette s'avance & j'entens quelque bruit.

Comment mon Oncle est-il?

## SCENE II.

LISETTE, Me. ARGANTE,

ISABELLE, ERASTE.

LISETTE.

LE voilà qui me suit,

Me. ARGANTE.

Je vous laisse avec lui, pour moi je me retire,

Mais avant de partir je vais là bas écrire,

Vous de votre côté, fécondéz mon ardeur.

ERASTE.

Le prix que j'en attens, vous répond de mon cœur.

SCÈ-

## SCENE III.

ERASTE, LISETTE.

LISETTE.

**H**E' bien vous souffrirez que votre Oncle à son  
 âge,  
 Fasse devant vos yeux un si sot mariage,  
 Qu'il vous frustre d'un bien que vous devez avoir.

ERASTE.

Hélas ma pauvre enfant j'en suis au désespoir.  
 Mais l'affaire n'est pas encore consommée,  
 Et son feu pourroit bien s'en aller en fumée.  
 La mere en ma faveur change de volonté,  
 Et va d'un mot d'écrit entre nous concerté,  
 Rémercier mon Oncle & lui faire comprendre,  
 Qu'il est un peu trop vieux pour en faire son  
 Gendre.

LISETTE.

Je veux dans le complot entrer conjointement.  
 Et que deviendroit donc enfin le testament,  
 Sur lequel nous fondons toutes nos espérances,  
 Et qui doit cimenter un jour nos alliances,  
 Et faire le bonheur d'Erasle & de Crispin?  
 Il faut par notre esprit faire notre destin,  
 Et rompre absolument l'hymen qu'il prétend faire,  
 J'en ai fait dire un mot à son Apotiquaire,  
 C'est un petit mutin qui doit venir tantôt:  
 Et qui lui lavera la tête comme il faut.  
 Je ne veux pas rester dans une nonchalance,  
 Qu'il faut laisser aux sots, mais Geronte s'avance.

SCE-

## S C E N E IV.

GERONTE, ERASTE, LISETTE.

GERONTE.

**M**A colique m'a pris assez mal-à-propos,  
 Je n'ai senti jamais à la fois tant de maux.  
 N'ont-elles point été justement irritées  
 De ce que je les ai si brusquement quittées ?

ERASTE.

On fait que d'un malade on doit excuser tout.

LISETTE.

Monsieur a fait pour vous les honneurs jusqu'au  
 bout,

Je dirai cependant qu'en entrant en matière,  
 Vous n'avez pas là fait un beau préliminaire.

ERASTE.

Mon Oncle fera mieux une seconde fois,  
 Suffit qu'en épousant il ait fait un bon choix.

GERONTE.

Il est vrai cependant j'ai quelque répugnance,  
 De songer à mon âge à faire une alliance,  
 Mais puisque j'ai promis. . . .

LISETTE.

Ne vous contraignez point.

On n'est pas aujourd'hui scrupuleux sur ce point,  
 Monsieur acquittera la parole donnée.

GE-

*Le Legataire,*

GERONTE.

Le sort en est jetté, suivons ma destinée,  
 Je voudrois inventer quelque petit cadeau,  
 Qui coûtât peu d'argent & qui parût nouveau.

ERASTE.

Réposez-vous sur moi des soins de cette fête,  
 Des habits, du repas qu'il faut que l'on aprête,  
 J'ordonne sur ce point, bien mieux qu'un Méde-  
 cin.

GERONTE.

Ne va pas m'embarquer dans un si grand festin.

LISETTE.

Il faut que l'abondance avec soin répanduë,  
 Puisse nous raquitter de votre triste vûë.  
 Il faut entendre aussi ronfler les violons,  
 Et je veux avec vous danser les cotillons.

GERONTE.

Je valois dans mon tems mon prix tout comme un  
 autre.

LISETTE.

Cela fait que bien peu vous valez dans le nôtre.



SCE-

## S C E N E V.

UN LAQUAIS, GERONTE, ERA-  
STE, LISETTE.

UN LAQUAIS.

**M**A Maitresse qui sort dans ce moment d'ici ;  
M'a dit de vous donner le billet que voici.

GERONTE *prenant le Billet.*

Pour ma santé sans doute elles sont inquietes,  
Lifons, va me chercher, Lisette, mes Lunettes.

LISETTE.

Cela vaut-il le soin de vous tant préparer,  
Donnez-moi le Billet, je vais le déchiffrer.

*Elle lit.*

Depuis notre entrevûë, Monsieur, j'ai fait réflexion  
sur le mariage proposé, & je trouve qu'il ne convient  
ni à l'un, ni à l'autre, ainsi vous trouverez bon s'il vous  
plait, qu'en vous rendant votre parole, je retire la  
mienne, & que je sois votre très-humble & votre très  
obéissante servante,

Madame ARGANTE.

Et plus-bas,

ISABELLE.

Vous pouvez maintenant sans que lon vous pu-  
niffe,

Vous retirer chez vous, & quitter le service

Voilà votre congé bien signé.

GE.

GERONTE.

Mon Nèveu ,

Que dis-tu de celà.

ERASTE.

Je m'en étonne peu.

Mais sans vous arrêter à cet écrit frivole,  
Il faut les obliger à tenir leur parole.

GERONTE.

Je me garderai bien de suivre ton avis,  
Et d'un plaisir soudain tous mes sens sont ravis.  
Je ne sai pas comment ennemi de moi-même,  
Je me précipitois dans ce peril extrême.  
Un fort à cet hymen m'entraînoit malgré moi,  
Et point du-tout l'amour.

LISETTE.

Sans jurer je le croi.

Que diantre voulez-vous que l'amour aille faire  
Dans un coup moribond ; à ses feux si contraire  
Ira-t-il se loger avec des fluxions,  
Des cathares, des toux, & des obstructions.

GERONTE *au Laquais.*

Attens un peu là-bas, & que rien ne te presse,  
Je vais faire à l'instant réponse à ta Maîtresse.  
Voyez comme je prens promptement mon parti,  
De l'hymen tout d'un-coup me voilà départi.

LISETTE.

Il faut chanter, Monsieur, votre nom par la ville,  
Voilà ce qui s'appelle une action virille.

ERA-

ERASTE.

C'étoit témérité dans l'âge où vous voilà,  
Mal-fain, fiévreux, gouteux, & pis que tout cela,  
De prendre femme, & faire en un jour si célèbre,  
Du flambeau de l'hymen une torche funèbre,

GERONTE.

Mais tu louois tantôt mon dessein & mes feux.

ERASTE.

Tantôt vous faisiez bien ; & maintenant bien  
mieux.

GERONTE.

Puisque je suis tranquile, & qu'un conseil plus  
sage

Me guérit des vapeurs, d'amour, de mariage.  
Je veux mettre ordre au bien que j'ai reçu du  
Ciel,

Et faire en ta faveur un legs universel,  
Par un bon testament.

ERASTE.

Ah ! Monsieur, je vous prie,  
Epargnez cette idée à mon ame attendrie,  
Je ne puis sans soupirs vous ouïr prononcer  
Le mot de testament, il semble m'annoncer,  
Avant qu'il soit long-tems le fort qui doit le sui-  
vre,

Et le malheur auquel je ne pourrai survivre.  
Je fremis quand je pense à ce moment cruel.

GERONTE.

Tant mieux, c'est un effet de ton bon naturel.  
C Je

Je veux donc te nommer mon légataire unique,  
 J'ai deux Parens encor pour qui le sang s'expli-  
 que,

L'un est fils de mon Frere, & tu fais bien son nom,  
 Gentilhomme Normand, assez gueux, ce dit-on,  
 Et l'autre est une Veuve avec peu de richesse,  
 La fille de ma Sœur, par conséquent ma Nièce,  
 Qui jadis dans le Mayne épousa quoique vieux,  
 Certain Baron qui n'eut pour bien que ses ayeux.  
 Je veux donc en faveur de l'amitié sincère,  
 Qu'autrefois je portois à leur pere, à leur mere,  
 Leur laisser à chacun vingt mille écus comptant.

## LISETTE.

Vingt mille écus! le legs seroit exorbitant.  
 Un Nèveu bas Normand, une Nièce du Mayne,  
 Pour acheter chez eux des procès par douzaine:  
 Jouiront pour plaider d'un bien comme cela!  
 Fy, c'est trop des trois quarts pour ces deux  
 cancre-là.

## GERONTE.

Je ne les vis jamais, ce que je puis vous dire,  
 C'est qu'ils se sont tous deux avisés de m'écrire  
 Qu'ils vouloient à Paris venir dans peu de tems  
 Pour me voir, m'embrasser & retourner contents,  
 Je croi que tu n'es pas fâché que je leur laisse,  
 Dequoi vivre à leur aise, & soutenir Noblesse.

## ERASTE.

N'êtes-vous pas, Monsieur, maître de votre bien,  
 Tout ce que vous ferez, je le trouverai bien.

L I S E T T E.

Et moi je trouve mal cette dernière clause,  
Et de tout mon pouvoir à ce legs je m'oppose.  
Mais vous ne songez pas que le laquais attend.

G E R O N T E.

Je vais l'expédier & reviens à l'instant.

L I S E T T E.

Avez-vous oublié qu'une paralysie,  
S'est de votre bras droit depuis un mois faisie,  
Et que vous ne sauriez écrire ni figner.

G E R O N T E.

Il est vrai, mon Nėveu viendra m'accompagner,  
Et je vais lui dicter une lettre d'un stile  
Qui de Madame Argante émounera la bile.  
J'en suis bien assuré. Viens Eraste, suis moi.

E R A S T E.

Vous obėir, Monsieur, est ma suprėme loi.

## S C E N E VI.

L I S E T T E seule.

N O S affaires vont prendre une face nouvelle,  
Et la fortune enfin nous rit & nous appelle  
Ah? te voilà, Crispin, & d'où diantre viens-tu?

S C E N E VII.  
CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

**M**A foi, pour te servir j'ai diablement couru,  
Ces Notaires font gens d'approche difficile.  
L'un n'étoit pas chez lui, l'autre étoit par la ville,  
Je les ai déterrés où l'on m'avoit instruit,  
Dans un jardin, à table, en un petit réduit,  
Avec Dames qui m'ont paru de bonne mine.  
Je croi qu'ils passoient là quelque Acte à la sou-  
dine.

Mais dans une heure au plus ils seront ici.

LISETTE.

Bon.

Sais-tu pourquoi Geronte ici les mandoit ?

CRISPIN.

Non.

LISETTE.

Pour faire son contrat de mariage,

CRISPIN.

Oh! diable

A son âge il voudroit nous faire un tour sembla-  
ble.

LISETTE.

Pour Isabelle un trait décoché par l'amour,  
Avoit ma foi percé son pauvre cœur à jour,  
Et frustrant des Néveux l'espérance uniforme,  
Lui-même il vouloit faire un héritier en forme.

Mais

Mais le Ciel par bonheur en ordonne autrement,  
 Il pense maintenant à faire un testament,  
 Où ton Maître sera nommé son Légataire.

CRISPIN.

Pour lui, comme pour nous, il ne pouvoit mieux  
 faire.

La nouvelle est trop bonne, il faut qu'en sa faveur,  
 Je t'embrasse & t'embrasse, & ma foi de bon cœur,  
 Et qu'un épanchement de joye & de tendresse,  
 En te congratulant... l'amour qui m'intéresse...  
 La nouvelle est charmante & vaut seule un trésor.  
 Il faut ma chere enfant que je t'embrasse encor.

LISETTE.

Dans tes emportemens, sois sage & plus modeste.

CRISPIN.

Excuse si la joye emporte un peu le geste.

LISETTE.

Mais comme en ce bas monde, il n'est nuls biens  
 parfaits,

Et que tout ne va pas au gré de nos souhaits,  
 Il met au testament une fâcheuse clause.

CRISPIN.

Et dis-moi mon enfant quelle est-elle?

LISETTE.

Il dispose  
 De son argent comptant quarante mil écus,  
 Pour deux Parens lointains & qu'il n'a jamais vûs.

C 3

CRI.

CRISPIN.

Quarante mille écus d'argent sec & liquide !  
 De la succession voilà le plus solide.  
 C'est de l'argent comptant dont je fais plus de cas,  
 Vous en aurez menti, cela ne sera pas.  
 C'est moi qui vous le dis, mon cher Monsieur Ge-  
 ronte,  
 Vous avez fait sans moi trop vite votre compte.  
 Eh ! qui sont ces Parens ?

LISETTE.

L'un est un bas Normand  
 Gentilhomme natif d'entre Falaise & Caën.  
 L'autre est une Baronne & Veuve sans douaire,  
 Qui dans le Mayne fait sa demeure ordinaire,  
 Plaïdeuse s'il en fût, comme on m'a dit souvent,  
 Qui de vingt-cinq procès, en perd trente par an.

CRISPIN.

C'est tirer du métier toute la quintessance.  
 Puisque pour les procès elle a si bonne chance,  
 Il faut lui faire perdre encore celui-ci.

LISETTE.

L'un & l'autre bien-tôt arriveront ici,  
 Il faut mon cher Crispin tirer de ta cervelle,  
 Comme d'un Arsenal quelque ruse nouvelle,  
 Qui déporte Geronte à leur faire ce legs.

CRISPIN.

A-t-il vû quelquefois ces deux Parens ?

LISETTE.

Jamais.  
 II

Il a sù seulement par une lettre écrite,  
Qu'ils viendront à Paris pour lui rendre visite.

CRISPIN.

Mon visage chez vous n'est il point trop connu?

LISETTE.

Geronte, tu le fais ne t'a presque point vû,  
Et pour te dire vrai, je suis persuadée.  
Qu'il n'a de ta figure encore nulle idée,

CRISPIN.

Bon; mon Maître fait-il ce dangereux projet,  
L'intention de l'Oncle & le tort qu'on lui fait?

LISETTE.

Il ne fait que trop, dans son cœur il enrage,  
Et voudroit que quelqu'un détournât cet orage.

CRISPIN.

Je serai ce quelqu'un, je te le promets bien,  
De la succession les Parens n'auront rien.  
Et je veux que Geronte à tel point les haïsse,  
Qu'ils soient déshérités, de plus qu'il les maudisse,  
Eux & leurs descendans à perpétuité,  
Et tous les rejettons de leur postérité.

LISETTE.

Quoi tu pourrois Crispin...

CRISPIN.

Va, demeure tranquille,  
Le prix qui m'est promis me rendra tout facile,  
Car je dois t'épouser si...

LISETTE.

D'accord... mais enfin...

CRISPIN.

Comment donc!

LISETTE.

Tu m'as l'air d'être un peu libertin,

CRISPIN.

Ne nous reprochons rien.

LISETTE.

On fait de tes frédaines,

CRISPIN.

Nous sommes but à but, ne fais-je point des tien-  
nes?

LISETTE.

Tu dois de tous côtes &amp; tu devras long-tems.

CRISPIN.

J'ai cela de commun avec d'honnêtes gens.

Mais enfin sur ce point à tort tu t'inquiètes,

Le testament de l'Oncle acquittera mes dettes.

Et tel n'y pense pas qui doit payer pour moi,

Mais on vient.

LISETTE.

C'est Geronte, adieu sauve-toi.

Va m'attendre là-bas, dans peu j'irai t'instruire

De ce que pour ton rôle il faudra faire &amp; dire.

CRISPIN.

Va, va, je sai déjà tout mon rôle par cœur,

Les gens d'esprit n'ont point besoin de Précepteur.

SCE-

## SCENE VIII.

GERONTE, ERASTE, LISETTE.

GERONTE *tenant une Lettre.*

JE parle en cet écrit comme il faut à la mere,  
 Je voudrois que quelqu'un me contât la ma-  
 nière

Dont elle recevra mon petit compliment,  
 Je croi qu'elle sera surprise assurément.

ERASTE.

Si vous voulez, Monsieur, me charger de la  
 Lettre,

Moi-même entre ses mains je promets de la mettre,  
 Et de vous rapporter ce qu'elle m'aura dit,  
 Et ce qu'elle aura fait en lisant votre écrit.

GERONTE.

Cela sera-t-il bien que toi-même on te voye...

ERASTE.

Vous ne sauriez, Monsieur, me donner plus de  
 joye.

GERONTE.

Dis-leur de bouche encor, qu'elles ne pensent pas  
 A rénouer l'hymen dont je fais peu de cas.

ERASTE.

De vos intentions je fai tout le mystère.

GERONTE.

Que je vais à l'instant te nommer Légataire,  
 Te donner tout mon bien..

C 5

ERA-

ERASTE.

Je connois leur esprit.  
Elles en créveront toutes deux de dépit,  
Demeurez en repos je fai ce qu'il faut dire,  
Et de notre entretien je reviens vous instruire.

## SCENE IX.

*GERONTE, LISETTE.*

GERONTE.

Où, depuis que j'ai pris ce généreux dessein,  
Je me sens de moitié plus leger & plus sain.

LISSETTE.

Vous avez fait, Monsieur, ce que vous deviez  
faire,  
Mais j'apperçois quelqu'un, c'est votre Apoticaire,  
Monsieur Clistorelle.

## SCENE X.

*Mr. CLISTOREL, GERONTE,  
LISSETTE.*

GERONTE.

AH! Dieu vous gard en ces lieux,  
Je suis quand je vous voi plus vif & plus joyeux.

CLISTOREL *fâché.*

Bon jour, Monsieur, bon jour.

GE:

GERONTE.

Si je m'y puis connoître,  
Vous paroissez fâché, quoi?

CLISTOREL.

J'ai raison de l'être.

GERONTE.

Qui vous a mis si fort la bile en mouvement?

CLISTOREL.

Qui me l'a mise!

GERONTE.

Oui.

CLISTOREL.

Vos sottises.

GERONTE.

Comment.

CLISTOREL.

Je viens vraiment d'apprendre une belle nouvelle,  
Qui me réjouit fort.

GERONTE.

Eh! Monsieur? quelle est-elle.

CLISTOREL.

N'avez-vous point de honte à l'âge où vous voilà,  
De faire extravagance égale à celle-là?

GERONTE.

De quoi s'agit-il donc?

CLI-

CLISTOREL.

Il vous faudroit encore,  
Malgré vos cheveux gris quelques grains d'Elle-  
bore.

On m'a dit par la ville, & c'est un fait certain,  
Que de vous marier vous formez le dessein.

LISETTE,

Quoi ce n'est que cela.

CLISTOREL.

Comment donc dans la vie,  
Peut-on faire jamais de plus haute folie?

GERONTE,

Et quand cela seroit, pourquoi vous récrier,  
Vous que depuis un mois on vit rémarier.

CLISTOREL.

Vraiment c'est bien de même; avez-vous le cou-  
rage,

Et la mâle vigueur requise en mariage?

Je vous trouve plaisant, & vous avez raison  
De faire avecque moi quelque comparaison,  
J'ai fait quatorze enfans à ma première femme,  
Madame Clistorel, Dieu veuille avoir son ame,  
Et si dans mes travaux la mort ne me surprend,  
J'espère à la seconde en faire encor autant.

LISETTE.

Ce fera très-bien fait.

CLISTOREL.

Votre corps cacochime,  
N'est

N'est point fait, croyez-moi, pour ce genre d'escrime,  
 J'ai lû dans Hypocrate, il n'importe en quel lieu,  
 Un Aphorisme sûr, il n'est point de milieu,  
 Tout Vieillard qui prend fille allerte & trop fringante,  
 De son propre couteau sur ses jours il attende,  
*Virgo libidinosa senem jugulat.*

LISETTE.

Quoi, Monsieur Clistorel, vous savez du latin,  
 Vous pourriez dans un jour vous faire Médecin.

CLISTOREL.

Moi! le Ciel m'en préserve, & ce sont tous des ânes,  
 Ou du moins les trois quarts, ils m'ont fait cent chicanes,  
 Au procès qu'ils nous ont sottement intenté,  
 Moi seul, j'ai fait bouquer toute la Faculté,  
 Ils vouloient obliger tous les Apotiquaires,  
 A faire & mettre en place, eux-mêmes leurs clysters,  
 Et que tous nos garçons ne fussent qu'assistans.

LISETTE.

Fy donc! ces Médecins sont de plaisantes gens.

CLISTOREL.

Il m'auroit fait beau voir avecque des lunettes,  
 Faire en jeune apprentif ces fonctions secrètes,  
 C'étoit à soixante ans nous mettre à l'ABC,  
 Voyez pour tout un corps quel affront c'eût été?

GE.

GERONTE.

Vous avez fort bien fait dans cette procédure,  
D'avoir jusques au bout soutenu la gagure.

CLISTOREL.

J'étois fort résolu plutôt que de plier,  
D'y manger mon boutique, & jusqu'à mon mortier.

LISETTE.

Leur dessein en effet étoit bien ridicule.

CLISTOREL.

Je suis quand je m'y mets, plus têtù qu'une mule.

GERONTE.

C'est bien fait, ces Messieurs vouloient vous of-  
fenser,  
Mais que vous ai-je fait moi pour vous courou-  
cer ?

CLISTOREL.

Ce que vous m'avez fait! vous voulez prendre  
femme,  
Pour créver, & moi seul j'en aurai tout le blâme.  
Prendre une femme vous? allez vous êtes fou.

GERONTE.

Monsieur.

CLISTOREL.

Il vaudroit mieux qu'on vous tordît le cou!

GERONTE.

Mais Monsieur.

CLI

CLISTOREL.

Prenez moi de bonnes médecines ;  
Avec de bons sirops & drogues anodines.  
De bon catholicon.

GERONTE.

Monsieur.

CLISTOREL.

De bon séné,  
De bon sel polycresse extrait & raffiné.

GERONTE.

Monsieur un petit mot.

CLISTOREL.

De bon tartre Emétique,  
Quelque bon lavement fort & diurétique,  
Voilà ce qu'il vous faut, mais une femme.

GERONTE.

Mais!

CLISTOREL.

Ma boutique pour vous est fermée à jamais,  
S'il lui falloit . . .

LISETTE.

Monsieur.

CLISTOREL.

Dans un péril extrême  
Le moindre lénitif, ou le moindre apozème,  
Une goutte de miel, ou de décoction,

Je

Je le verrois cr ever comme un vieux mousqueton.  
O le beau juvenceau pour entrer en ménage !

L I S E T T E.

Mais Monsieur Clistorel. . .

C L I S T O R E L.

Le plaissant mariage

Le beau petit mignon !

L I S E T T E.

Monsieur  coutez-nous.

C L I S T O R E L.

Non, non, je ne veux plus de commerce avec  
vous.

Serviteur, serviteur.

S C E N E X I.

L I S E T T E, G E R O N T E.

L I S E T T E.

**Q**ue le Diable t'emporte,  
Non, je ne vis jamais animal de la sorte,  
A le bien m esurer, il n'est pas que je crois  
Plus haut que sa s eringue, & glapit comme trois  
Ces petits avortons ont tous l'humeur mutine.

G E R O N T E.

Il ne r evendra plus, son départ me chagrine.

L I S E T T E.

Pour un vous en aurez mille tout   la fois ,

Un

Un de mes bons amis dont il faut faire choix,  
 Qui s'est fait depuis peu passer Apotiquaire,  
 M'a promis qu'à bon prix il feroit votre affaire,  
 Et qu'il auroit pour vous quelque sirop à part;  
 Cassé, Séné, rhubarbe, & le tout de hazard,  
 Qui fera plus d'effet & de meilleur ouvrage,  
 Que ce qu'on vous vendroit quatre fois davan-  
 tage.

GERONTE.

Fais-le moi donc venir.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas,

GERONTE.

Allons-nous réposer, Lisette, sui mes pas;  
 Ce Monsieur Clistorel m'a tout émû la bile.

LISETTE.

Souvenez-vous toujours quand vous serez tran-  
 quile,  
 Dans votre Testament de me faire du bien.

GERONTE *bas*.

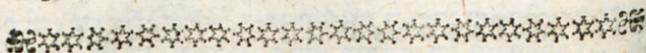
Je t'en ferai pourvû qu'il ne m'en coûte rien.

FIN DU SECOND ACTE.



D

A C.



## ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

ERaste ne vient point me rendre de réponse ;  
Qu'est ce que ce délai me prédit & m'annonce ?

LISETTE.

Et pourquoi, s'il vous plaît, vous inquiétez  
tant ?

Suffit que vous devez être de vous content,  
Vous n'avez jamais fait rien de plus héroïque,  
Que de rompre un hymen aussi Tragi-comique.

GERONTE.

Je suis content de moi dans cette occasion,  
Et Monsieur Cliftorel a fort bonne raison.  
C'étoit la pierre au cou, la tête la première,  
M'aller précipiter au fond de la rivière.

LISETTE.

Bon ! c'étoit cent fois pis encor que tout cela,  
Mais enfin tout va bien,

SCE-

## SCENE II.

CRISPIN en Gentilhomme Campagnard  
GERONTE, LISETTE.

CRISPIN *heurtant.*

**H**Ola quelqu'un hola.

Tout est-il mort ici, Laquais. Valet. Servante.  
J'ai beau heurter, crier, aucun ne se présente.  
Le diable puisse-t-il emporter la maison.

LISETTE.

Eh! qui diantre chez nous heurte de la façon.  
Que voulez-vous, Monsieur, quel démon vous  
agite?  
Vient-on chez un malade ainsi rendre visite?

(à part.)

Dieu me pardonne, c'est Crispin, c'est lui ma foi.

CRISPIN *bas.*

Tu ne te trompes pas, ma chère enfant c'est moi.  
Bon jour, bon jour la fille, on m'a dit par la Ville,  
Qu'un Geronte en ce lieu tenoit son domicile.  
Pourroit-on lui parler?

LISETTE.

Pourquoi non? le voilà.

CRISPIN *lui secouant le bras.*

Parbleu j'en suis bien-aïse. Ah! Monsieur tou-  
chez-là.

Je suis votre Valet ou le diable m'emporte.  
Touchez-là dérechef le plaisir me transporte  
Au point que je ne puis assez vous le montrer.

D 2

GE.

GERONTE.

Cet homme assurément prétend me démembler.

CRISPIN.

Vous paroissez surpris autant qu'on le peut être,  
 Je voi que vous avez peine à me reconnoître.  
 Mes traits vous sont nouveaux, savez-vous bien  
 pourquoi?

C'est que vous ne m'avez jamais vû.

GERONTE.

Je le croi.

CRISPIN.

Mais feu Monsieur mon Pere Alexandre Choupille,  
 Gentilhomme Normand prit pour femme une fille,  
 Qui fut à ce qu'on dit votre Sœur autrefois,  
 Et qui me mit au jour au bout de quatre mois.  
 Mon Pere se fâcha de cette diligence.  
 Mais un ami sensé lui dit en confidence,  
 Qu'il est vrâi que ma Mere en faisant ses enfans,  
 N'observoit pas encor assez l'ordre des tems,  
 Mais qu'aux femmes l'erreur n'étoit pas inouïe,  
 Et quelle ne manquoit qu'à la chronologie.

GERONTE.

A la chronologie!

LISETTE.

Une femme en effet

Ne peut pas calculer comme un homme auroit fait.

CRISPIN.

Or donc, cette femelle à concevoir si prompte,  
 Qu'à tout considérer quelquefois j'en ai honte,  
 En

En me mettant au jour, soit disgrâce on faveur,  
M'a fait votre Nèveu, puisqu'elle est votre Sœur,

GERONTE.

Apprenez, mon Nèveu, si par hazard vous l'êtes,  
Que vous êtes un sot au discours que vous faites.  
Ma sœur fut sage, & nul ne peut lui reprocher  
Que jamais sur l'honneur on l'ait pû voir broncher.

CRISPIN.

Je le croi; cependant tant qu'elle fut vivante,  
On tient que sa vertu fut un peu chancelante:  
Quoiqu'il en soit enfin, légitime ou bâtard,  
Soit qu'on m'ait mis au monde ou trop tôt ou trop  
tard,

Je suis votre Nèveu, quoiqu'en dise l'envie,  
De plus votre héritier venant de Normandie  
Exprès pour recueillir votre succession.

GERONTE.

C'est bien fait, & je louë assez l'intention.  
Quand vous en allez-vous?

CRISPIN.

Voudriez-vous me suivre?  
Cela dépend du tems que vous avez à vivre.  
Mon Oncle, soyez sûr que je ne partirai,  
Qu'après vous avoir vû bien cloué, bien muré,  
Dans quatre ais de sapin réposer à votre aise.

LISETTE.

Vous avez un Nèveu, Monsieur, ne vous déplaîse,  
Qui dit ses sentimens en pleine liberté,

D 3

GE.

GERONTE.

A te dire le vrai, j'en suis épouvanté.

CRISPIN.

Je suis persuadé de l'humeur dont vous êtes,  
 Que la succession sera des plus completes,  
 Que je vais manier de l'or à pleine main:  
 Car vous êtes, dit-on, un avare, un vilain:  
 Je fai que pour un sol, d'une ardeur héroïque,  
 Vous vous feriez fesser dans la place publique.  
 Vous avez, dit-on, même aquis en plus d'un lieu  
 Le titre d'usurier & de fesse-mathieu.

GERONTE.

Savez-vous, mon Nèveu, qui tenez ce langage,  
 Que si de mes deux bras j'avois encor l'usage,  
 Je vous ferois sortir par la fenêtre.

CRISPIN.

Moi?

GERONTE,

Oüi, vous, &amp; dans l'instant sortez.

CRISPIN.

Ah! par ma foi,

Jé vous trouve plaisant de parler de la sorte!  
 C'est à vous de sortir & de passer la porte.  
 La maison m'appartient, ce que je puis souffrir,  
 C'est de vous y laisser encor vivre & mourir.

LISETTE.

Ah, Ciel! quel garnement!

GE-

GERONTE.

Où suis-je?

CRISPIN.

Allons, ma mie,

Au bel appartement méne-moi, je te prie.  
 Est-il voisin du tien, je te trouve à mon gré,  
 Et nous pourrons la nuit converser de plein pié,  
 Bonne chere, grand feu, que la cave enfoncée,  
 Nous fournisse à pleins brocs une liqueur aisée,  
 Fais main-basse sur-tout, le bon homme a bon dos,  
 Et l'on peut hardiment le ronger jusqu'aux os,  
 Mon Oncle, pour ce soir il me faut je vous prie  
 Cent Louis neufs comptant en avance d'hoirie:  
 Si non demain matin, si vous le trouvez bon,  
 Je mettrai de ma main le feu dans la maison.

GERONTE.

Grands Dieux, vit on jamais insolence semblable!

LISETTE.

Ce n'est pas un Néveu, Monsieur, mais c'est un  
 diable:

Pour le faire sortir employez la douceur.

GERONTE.

Mon Néveu, c'est à tort qu'avec tant de hauteur  
 Vous venez tourmenter un Oncle à l'agonie,  
 En repos laissez-moi finir ma triste vie,  
 Et vous hériterez au jour de mon trépas.

CRISPIN.

D'accord; mais quand viendra ce jour?

D 4

GE-

GERONTE.

A chaque pas  
L'impitoyable mort s'obstine à me poursuivre,  
Et je n'ai tout au plus que quatre jours à vivre.

CRISPIN.

Je vous en donne six, mais après, ventrebleu,  
N'allez pas me manquer de parole, ou dans peu  
Je vous fais enterrer mort ou vif. Je vous laisse,  
Mon Oncle, encore un coup tenez votre promesse,  
Ou je tiendrai la mienne.

## SCENE III.

GERONTE, LISETTE.

LISETTE.

AH! quel homme voilà!  
Quel Nèveu vos Parens vous ont-ils donné là!

GERONTE.

Ce n'est point mon Nèveu, ma Sœur étoit trop  
sage,  
Pour élever son fils dans un air si sauvage.  
C'est un fiéfé brutal, un homme des plus fous.

LISETTE.

Cependant à le voir il a quelque air de vous,  
Dans ses yeux, dans ses traits, un je ne sai quoi  
brille.  
Enfin, on s'apperçoit qu'il tient de la famille.

GE-

GERONTE.

Par ma foi , s'il en tient , il lui fait peu d'honneur.  
Ah ! le vilain Parent.

LISETTE.

Et vous auriez le cœur  
De laisser votre bien , une si belle somme ,  
Vingt mille écus comptant à ce beau Gentilhomme.

GERONTE.

Moi , lui laisser mon bien , j'aimerois mieux cent  
fois

L'enterrer pour jamais.

LISETTE.

Ma foi je m'apperçois  
Que Monsieur le Nėveu , si j'en crois mon prėfage ,  
N'aura pas trop gagnė d'avoir fait son voyage ,  
Et que le pauvre diable arrivė d'aujourd'hui  
Auroit aussi-bien fait de demeurer chez lui.

GERONTE.

Si c'est sur mon bien seul qu'il fonde sa cuisine ,  
Je t'assure d'ėja qu'il mourra de famine ,  
Et qu'il n'aura pas lieu de rire à mes d'ėpens.

LISETTE.

C'est fort bien fait , il faut apprendre à vivre aux  
gens.

Voilà comme sont faits tous ces nėveux avides ,  
Qui ne peuvent cacher leurs naturels perfides ;  
Quand ils n'assomment pas un Oncle assez ġgė ,

Ils prétendent encor qu'il leur est obligé.  
 Mais Eraste revient, & nous allons apprendre  
 Comment tout s'est passé.

## S C E N E IV.

*ERASTE, GERONTE, LISETTE,*  
*GERONTE.*

**T**U te fais bien attendre.  
 Tu m'as abandonné dans un grand embarras,  
 Un malheureux Nèveu m'est tombé sur les bras?

*ERASTE.*

Il vient de m'acôter là-bas tout hors d'haleine,  
 Et m'a dit en deux mots le sujet qui l'amène.

*GERONTE.*

Que dis-tu de ses airs?

*ERASTE.*

Je les trouve étonnans.

*GERONTE.*

Il peste, il jure, il veut mettre le feu céans.  
 J'aurois bien eu besoin ici de ta présence  
 Pour réprimer l'excès de son impertinence.  
 Lisette en est témoin.

*LISETTE.*

Ah! le mauvais pendart,  
 A qui Monsieur vouloit de son bien faire part.

*GE-*

GERONTE.

J'ai bien changé d'avis , je te donne parole,  
Qu'il n'aura de mon bien jamais la moindre obole.

ERASTE.

Je me suis acquitté de ma commission,  
Et tout s'est fait au gré de notre intention,  
Votre lettre a produit un effet qui m'enchanté,  
On a montré d'abord une ame indifférente.  
D'un faux air de mépris voulant couvrir leur jeu,  
Elles me paroissoient s'en soucier fort peu.  
Mais quand je leur ai dit que vous vouliez me faire  
Aujourd'hui de vos biens unique Légataire,  
Car vous m'avez prescrit de parler sur ce ton.

GERONTE.

Oui, je te l'ai promis , c'est mon intention.

ERASTE.

Elles ont toutes deux témoigné des surprises,  
Dont ellés ne seront de six mois bien remises.

GERONTE,

J'en suis persuadé.

ERASTE.

Mais écoutez ceci,  
Qui doit bien vous surprendre, & m'a surpris aussi.  
C'est que Madame Argante aimant votre famille,  
M'a proposé tout franc de me donner sa fille,  
Et d'acquitter ainsi par un commun égard  
La parole donnée & d'une & d'autre part.

GE.

GERONTE.

Et qu'as tu sù répondre à ces belles pensées ?

ERASTE.

Que je ne voulois point aller sur vos brisées,  
 Sans avoir sur ce point sù votre sentiment,  
 Et de plus obtenu votre consentement.

GERONTE.

Ne t'embarassé point encor de mariage,  
 Que mon exemple ici serve à te rendre sage.

LISETTE.

Moi, j'approuverois fort cet hymen & ce choix,  
 Il est tel qu'il le faut, & j'y donne ma voix,  
 Il convient à Monsieur, de suivre cette envie,  
 Non à vous qui devez rénoncer à la vie.

GERONTE.

A la vie, &amp; pourquoi ? suis-je mort, s'il vous plaît ?

LISETTE.

Je ne sai pas, Monsieur, au vrai ce qu'il en est,  
 Mais tout le monde croit à votre air triste & som-  
 bre,  
 Qu'errant près du tombeau vous n'êtes plus qu'un  
 ombre,  
 Et que pour des raisons qui vous font différer,  
 Vous ne vous êtes pas encor fait enterrer.

GERONTE.

Avec de tels discours & ton air d'insolence,  
 Tu pourrois à la fin lasser ma patience.

LI-

LISETTE.

Je ne sai point, Monsieur, farder la vérité,  
Et dis ce que je pense avecque liberté.

S C E N E V.

UN LAQUAIS, GERONTE,  
ERASTE, LISETTE.

UN LAQUAIS.

UNE Dame là-bas, Monsieur, avec sa suite,  
Qui porte le grand deuil vient vous rendre  
visite,  
Et se dit votre Nièce.

GERONTE.

Encore des Parens ?

LE LAQUAIS.

La ferai-je monter ?

GERONTE.

Non, je te le défens.

LISETTE.

Gardez-vous bien, Monsieur, d'en user de la sorte,  
Et vous ne devez pas lui refuser la porte,  
Va-t-en la faire entrer, contraignez-vous un peu,  
La Nièce aura l'esprit mieux fait que le Néveu,  
Entre tant de Parens ce seroit bien le diable,  
S'il ne s'en trouvoit pas quelqu'un de raisonnable.

SCE.

## S C E N E VI.

CRISPIN en Veuve , un petit Dragon lui  
portant la queue , GERONTE ,  
LISETTE , ERASTE.

CRISPIN.

**P**ermettez , s'il vous plaît , que cet embrasse-  
ment ,  
Vous témoigne ma joye & mon ravissement ,  
Je vois un Oncle enfin , mais un Oncle que j'aime ,  
Et que j'honore aussi cent fois plus que moi-mê-  
me.

LISETTE *bas à Eraste.*

Monsieur , c'est-là Crispin.

ERASTE.

C'est lui , je le fai bien.  
Nous avons eu là-bas un moment d'entretien.

GERONTE.

Elle a de la douceur , & de la politesse ,  
Qu'on donne promptement un fauteuil à ma Nièce.

CRISPIN.

Ne bougez , s'il vous plaît , le respect m'interdit.  
Un fauteuil près mon Oncle un tabouret suffit.

GERONTE.

Je suis assez content déjà de la Parente.

ERASTE.

Elle fait vraiment vivre , & sa taille est charmante.

CRIS-

## CRISPIN.

Fy donc, vous vous moquez, je suis à faire peur,  
 Je n'avois autrefois que cela de grosseur,  
 Mais vous savez l'effet d'un second mariage,  
 Et ce que c'est d'avoir des enfans en bas âge,  
 Cela gâte la taille & furieusement.

## LISETTE.

Vous passeriez encor pœur fille assurément.

## CRISPIN.

J'ai fait du mariage une assez triste épreuve,  
 A vingt ans mon mari m'a laissé Mere & Veuve,  
 Vous vous doutez assez qu'après ce prompt tré-  
 pas,

Et faite comme on est ayant quelques appas,  
 On auroit pû trouver à convoler de reste;  
 Mais du pauvre défunt la mémoire funeste,  
 M'oblige à dévorer en secret mes ennuis.  
 J'ai bien de fâcheux jours & de plus dures nuits,  
 Mais d'un Veuvage affreux les tristes insomnies,  
 Ne m'arracheront point de noires perfidies,  
 Et je veux chez les morts emporter si je peux,  
 Un cœur qui ne brûla que de ses premiers feux;

## ERASTE.

On ne poussa jamais plus loin la foi promise,  
 Voilà des sentimens dignes d'une Artemile.

## GERONTE.

Votre Epoux vous laissant Mere & Veuve à vingt  
 ans,

Ne vous a pas laissé je croi beaucoup d'enfans,  
 CRIS-

CRISPIN.

Rien que neuf; mais le cœur tout gonflé d'amertume,  
 Daux ans encor après, j'accouchai d'un posthume,

LISETTE.

Deux ans après! voyez quelle fidélité?  
 On ne le croira pas dans la postérité.

GERONTE.;

Peut-on vous demander sans vous faire de peine,  
 Quel sujet si pressant vous fait quitter le Mayne.

CRISPIN.

Le désir de vous voir est mon premier objet,  
 De plus certain procès qu'on m'a sottement fait,  
 Pour certain four bannal seïs en mon territoire,  
 Je propose d'abord un bon déclinatoire,  
 On passe outre, je forme empêchement formel,  
 Et sans nuire à mon droit j'anticipe l'appel.  
 La cause est au Baillage ainsi révendiquée,  
 On plaide, & je me trouve enfin interloquée!

LISETTE.

Interloquée! ah! Ciel quel affront est ce là;  
 Et vous avez souffert qu'on vous interloqua,  
 Une femme d'honneur se voir interloquée.

ERASTE.

Pourquoi donc de ce terme être si fort piquée?  
 C'est un mot du barreau.

LISETTE.

C'est ce qu'il vous plaira,  
 Mais

Mais juge de ses jours ne m'interloquera,  
Le mot est immodeste, & le terme m'en choque,  
Et je ne veux jamais souffrir qu'on m'interloque.

GERONTE.

Elle est folle, & souvent il lui prend des accès...  
Elle ne parle pas si bien que vous procès.

CRISPIN.

Ce procès n'est pas seul le sujet qui m'ameine,  
Et qui m'a fait quitter si brusquement le Mayne.  
Ayant appris Monsieur, par gens dignes de foi,  
Qui m'ont fait un récit de vous, & que je croi,  
Que vous étiez un homme atteint de plus d'un  
vice,

Un yvrogne, un joueur . . .

ERASTE.

Comment donc? quel caprice?

CRISPIN.

Qui hantiez certains lieux & le jour & la nuit,  
Où l'honnêteté souffre, & la pudeur gémit.

GERONTE.

Est-ce à moi, s'il vous plaît, que ce discours s'a-  
dresse.

CRISPIN.

Oui, mon Oncle, à vous-même, a-t-il rien qui  
vous blesse,

Puisqu'il est copié d'après la vérité.

GERONTE.

Je ne fais où j'en suis.

E

CRI:

CRISPIN.

On m'a même ajouté,  
 Que depuis très-long-tems avec Mademoiselle,  
 Vous meniez une vie indigne & criminelle,  
 Et que vous en aviez déjà plusieurs enfans.

LISETTE.

Avec moi, juste Ciel! voyez les médifans,  
 De quoi se mêlent-ils; est ce là leur affaire.

GERONTE.

Je ne sai qui retient l'effet de ma colère?

CRISPIN.

Ainsi sur le raport de mille honnêtes gens,  
 Nous avons fait, Monsieur, assembler vos Parens,  
 Et pour vous empêcher dans ce désordre extrê-

me,  
 De manger notre bien & vous perdre vous-mê-

me,  
 Nous avons résolu d'une commune voix,  
 De vous faire interdire en observant les loix.

GERONTE.

Moi! me faire interdire.

LISETTE.

Ah! Ciel! quelle famille!

CRISPIN.

Nous favons votre vie avecque cette fille,  
 Et voulons empêcher qu'il ne vous soit permis,  
 De faire un mariage un jour *in extremis*.

GE.

GERONTE,

Sortez d'ici, Madame, & que de votre vie  
 D'y remettre le pied il ne vous prenne envie,  
 Sortez d'ici, vous dis je, & sans vous arrêter...

CRISPIN.

Comment battre une Veuve & la violenter?  
 Au secours, aux voisins, au meurtre, on m'af-  
 fassine.

GERONTE.

Voilà je vous l'avouë une grande coquine.

CRISPIN.

Quoi? contre votre sang vous osez blasphemer,  
 Cela peut bien aller à vous faire enfermer.

LISETTE.

Faire enfermer Monsieur?

CRISPIN.

Ne faites point la fière,  
 On peut aussi vous mettre à la Salpêtrière,

LISETTE.

A la Salpêtrière!

CRISPIN.

Ouï ma mie, & sans bruit,  
 De vos déportemens on n'est que trop instruit.

ERASTE.

Il faut développer le fond de ce mystère,  
 Que l'on m'aille à l'instant chercher un Commis-

faire,  
 CRI-

E 2

CRISPIN.

Un Commissaire à moi; suis-je donc, s'il vous  
plait

Gibier à Commissaire?

ERASTE.

On verra ce que c'est.  
Et dans peu nous saurons avec un tel tumulte,  
Si l'on vient chez les gens ainsi leur faire insulte.  
Vous mon Oncle rentrez dans votre appartement,  
Je vous rendrai raison de tout dans un moment.

GERONTE.

Ouf, ce jour-ci, sera le dernier de ma vie.

LISETTE.

Misérable, tu mets un Oncle à l'agonie,  
La mauvaise famille & du Mayne & de Caën,  
Où, tous ces Parens-là, méritent le carcan.

## S C E N E VII.

*ERASTE, CRISPIN.*

ERASTE.

**E**st-il bien vrai, Crispin, & ton ardeur sincère...

CRISPIN.

Envoyez donc, Monsieur, chercher un Commis-  
faire,

Je l'attens de pied ferme.

ERA;

ERASTE.

Ah! juste Ciel! c'est toi.  
Je ne me trompe point.

CRISPIN.

Oui, ventrebleu c'est moi,  
Vous venez de me faire une rude algarade,

ERASTE.

Ta pudeur a souffert d'une telle incartade.

CRISPIN.

L'ardeur de vous servir m'a donné cet habit,  
Et comme vous voyez mon projet réussit.  
Avec de certains mots j'ai conjuré l'orage,  
Ici des deux Parens j'ai fait le personnage,  
Et j'ai dit en leur nom de telles duretés,  
Qu'ils seront par ma foi tous deux déshérités.

ERASTE.

Quoi? . . .

CRISPIN.

Si vous m'aviez vû tantôt faire merveille,  
En noble Campagnard le plumet sur l'oreille,  
Avec un feutre gris longue brête au côté,  
Mon air de bas Normand vous auroit enchanté,  
Mais il faut dire vrai cette coiffe m'inspire  
Plus d'intrépidité que je ne puis vous dire,  
Avec cet attirail j'ai vingt fois moins de peur,  
L'adresse & l'artifice ont passé dans mon cœur.  
Qu'on à sous cet habit & d'esprit, & de ruse?

ERASTE.

Enfin de ses Nèveux l'Oncle se désabuse,

Il fait un Testament qui doit combler mes vœux.  
Est-il dans l'univers un mortel plus heureux ?

## S C E N E VIII.

LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE.

AH! Monsieur, apprenez un accident terrible,  
Monsieur Geronte est mort.

ERASTE.

Ah Ciel! est-il possible!

CRISPIN.

Quoi l'Oncle de Monsieur seroit défunt.

LISETTE.

Hélas!

Il ne vaut guère mieux tant le pauvre homme est  
bas,

Arrivant dans sa chambre & se traînant à peine,  
Il s'est mis sur son lit sans force & sans haleine,  
Et roidissant les bras, la suffocation  
A tout-d'un-coup coupé la respiration,  
Enfin il est tombé, malgré mon assistance,  
Sans voix, sans sentiment, sans pouls, sans con-  
noissance.

ERASTE.

Je suis au désespoir, c'est ce dernier transport  
Où tu l'as mis, Crispin, qui causera sa mort.

CRI-

CRISPIN.

Moi, Monsieur ? de sa mort je ne suis point la cau-

Et le défunt tout franc a fort mal pris la chose.

Pourquoi se fait-il si fort pour des discours ?

J'en voulois à son bien, & non pas à ses jours.

Ne désespérons point encore de sa vie,

Il tombe assez souvent dans une léthargie,

Qui ressemble au trépas, & nous allarme fort.

LISETTE.

Ah ! Monsieur, pour le coup il est à moitié mort,

Et moi qui m'y connois, je dis qu'il faut qu'il meure,

Et qu'il ne peut jamais aller encore une heure.

ERASTE.

Ah ! juste Ciel ! Crispin, quel triste événement ?

Mon Oncle mourra donc sans faire un Testament ?

Et je serai frustré par cette mort cruelle,

De l'espoir d'obtenir la charmante Isabelle ?

Fortune, je sens bien, l'effet de ton courroux !

LISETTE.

C'est à moi de pleurer, & je perds plus que vous.

CRISPIN.

Allons mes chers enfans il faut agir de tête,

Et présenter un front digne de la tempête,

Il n'est pas tems ici de répandre des pleurs,

Faisons voir un courage au-dessus des malheurs.

ERASTE.

Que nous sert le courage, & que pouvons nous

faire ?

E 4

CRI-

CRISPIN.

Il faut premièrement d'une ardeur salutaire,  
 Courir au coffre fort, sonder les cabinets,  
 Dêmeubler la maison, s'emparer des effets,  
 Lisette, quelque-tems tiens la bouche cousüe,  
 Si tu peux, va fermer la porte de la ruë,  
 Empare toi des clefs de peur d'invasion.

LISETTE.

Personne n'entrera sans ma permission.

CRISPIN.

Que l'ardeur du butin & d'un riche pillage,  
 N'emporte pas trop loin votre bouillant courage,  
 Sur-tout dans l'action gardons le jugement,  
 Le sort conspire en vain contre le Testament,  
 Plûtôt que tant de bien passe en des mains profanes,  
 De Geronte défunt j'évoquerai les mânes,  
 Et vous aurez pour vous malgré les envieux,  
 Et Lisette, & Crispin, & l'Enfer & les Dieux.

FIN DU TROISIEME ACTE.



AC-

\*\*\*\*\*  
 A C T E IV.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE *tenant le porte-feuille de Géronte.*

AH mon pauvre Crispin, je perds toute espérance,  
 Mon Oncle ne sauroit reprendre connoissance.

L'art & les Médecins sont ici superflus,  
 Le pauvre homme n'a pas à vivre une heure au plus,

Le legs universel qu'il prétendoit me faire,  
 Comme tu vois, Crispin, ne m'enrichira guère.

CRISPIN.

Lifette & moi, Monsieur, pour finir nos projets,  
 Nous comptons bien aussi sur quelque petit legs,

ERASTE.

Quoiqu'un cruel destin à nos désirs contraire,  
 Epuisé contre nous les traits de sa colère,  
 Nos soins ne seront pas infructueux & vains,  
 Quarante mille écus que je tiens dans mes mains,  
 Triste & fatal débris d'un malheureux naufrage  
 Serons mis si je veux à l'abri de l'orage.

Voilà tous bons billets que j'ai trouvés sur lui.

CRISPIN *voulant prendre les billets.*

Souffrez que je partage avec vous votre ennui.

E 5

Ce

Ce petit lénitif en attendant le reste ,  
 Pourra nous consoler d'un coup aussi funeste.

## ERASTE.

Il est vrai , cher Crispin , mais enfin tu fais bien  
 Que cela ne fait pas presque le quart du bien ,  
 Qu'en la succession mes soins pouvoient préten-  
 dre,  
 Et que le testament me donnoit lieu d'attendre.  
 Des Maisons a Paris, des Terres, des Contrats,  
 Offroient bien à mon cœur de plus charmans ap-  
 pas,  
 Non que l'ardeur du gain & la soif des richesses  
 Me fissent ressentir leurs indignes foibleffes.  
 C'est d'un plus noble feu dont mon cœur est épris,  
 Je devrois épouser Isabelle à ce prix,  
 Ce n'est qu'avec ce bien, qu'avec ces avantages,  
 Que je puis de sa Mere obtenir les suffrages,  
 Faute de Testament, je perds & pour toujours,  
 Un bien dont dépendoit le bonheur de mes jours.

## CRISPIN.

J'entre dans vos raisons, elles sont très-plausibles,  
 Mais ce sont de ces coups imprévus & terribles,  
 Dont tout l'esprit humain demeure confondu,  
 Et qui mettent à bout la plus mâle vertu.  
 Pour marquer au vieillard sa dernière demeure,  
 O mort! tu devois bien attendre encore une heu-

re.

Tu nous aurois tous mis dans un parfait repos,  
 Et le tout se seroit passé bien à propos.

ERA-

ERASTE.

Faudra t-il qu'un espoir fondé sur la justice,  
 En stériles regrets passe & s'évanouisse,  
 Ne saurois-tu, Crispin, parer ce coup fatal,  
 Et trouver promptement un remède a mon mal?  
 Tantôt tu méditois un héroïque ouvrage,  
 C'est dans les grands dangers qu'on voit un grand  
 courage.

CRISPIN.

Oùi je croyois tantôt réparer cet échec,  
 Mais à présent j'échouë, & je demeure à sec,  
 Un autre en pareil cas seroit aussi stérile,  
 S'il falloit par hazard d'un coup de main habile,  
 Soustraire, escamoter sans bruit un Testament,  
 Où vous seriez traité peu favorablement,  
 Peut-être je pourrois par quelque coup d'adresse,  
 Exercer mon talent & montrer ma prouesse?  
 Mais en faire trouver alors qu'il n'en est point,  
 Le diable avec sa clique, & réduit à ce point,  
 Fort inutilement s'y casserois la tête,  
 Et cependant, Monsieur, le Diable n'est pas bête.

ERASTE.

Tu veux donc me confondre & me désespérer?

## S C E N E II.

L I S E T T E , E R A S T E , C R I S P I N .

L I S E T T E .

**L** Es Notaires, Monsieur, viennent là-bas d'en-  
 trer,  
 Je

Je les ai mis tous deux dans cette Sale basse,  
Voyez ! que voulez-vous, s'il vous plaît, qu'on  
en fasse ?

ERASTE.

Je vois à tout moment croître mon embaras,  
Fais-en mon pauvre enfant tout ce que tu vou-  
dras.

Savent-ils que mon Oncle a perdu connoissance,  
Et qu'il ne peut parler.

LISETTE.

Non, pas encore je pense.

ERASTE.

Crispin ?

CRISPIN.

Monseigneur ?

ERASTE.

Hélas !

CRISPIN.

Hélas !

ERASTE.

Juste Ciel !

CRISPIN.

Ha !

ERASTE.

Que ferons-nous, dis-moi ?

CRISPIN.

Tout ce qu'il vous plaira.

ERA-

ERASTE.

Quoi les reverrons-nous?

CRISPIN.

Eh qu'en voulez-vous faire?

Qu'en pouvons-nous tirer qui nous soit salutaire?

LISETTE.

Je vais donc leur marquer qu'ils n'ont qu'à s'en  
aller.ERASTE *l'arrêtant.*

Attens encor un peu je me sens accabler.

Crispin tu vas me voir expirer à ta vûë.

CRISPIN.

Je vous suivrai de près, &amp; la douleur me tuë.

LISETTE.

Moi, je n'irai pas loin, faut-il nous voir tous trois,  
Comme d'un coup de foudre écraser à la fois!

CRISPIN.

Attendez... il me vient... le dessein est bizarre,  
Il pourroit par hazard... j'entrevois... j'em'égare,  
Et je ne vois plus rien que par confusion,

LISETTE.

Peste soit l'animal avec sa vision,

ERASTE.

Fais-nous part du dessein que ton cœur se pro-  
pose.

LI,

LISETTE.

Allons mon cher Crispin, tâche à voir quelque  
chose.

CRISPIN.

Laisse-moi donc rêver . . . oui da . . . non? pour-  
tant,

Pourquoi non . . . on pourroit . . .

LISETTE.

Ne rêve donc point tant,  
Les Notaires là-bas font dans l'impatience,  
Tout ici ne dépend que de la diligence.

CRISPIN.

Il est vrai, mais enfin j'accouche d'un dessein,  
Qui passera l'effort de tout esprit humain,  
Toi qui parois dans tout si légère & si vive,  
Exerce à ce sujet, ton imaginative,  
Voyons ton bel esprit.

LISETTE.

Je t'en laisse l'emploi,  
Qui peut en fourberie être si fort que toi?  
L'amour doit ranimer ton adresse passée.

CRISPIN.

Paix . . . silence . . . il me vient un surcroit de  
pensée.

J'y suis ventrebleu!

LISETTE.

Bon.

CRI-

CRISPIN.

Dans un fauteuil assis.

LISETTE.

Fort-bien . . .

CRISPIN.

Ne troublez pas l'entoufiafme où je suis,  
Un grand bonnet fourré jusques sur les oreilles.  
Les volets bien fermés . . .

LISETTE.

C'est penser à merveilles.

CRISPIN.

Ouï, Monsieur, dans ce jour au gré de vos sou-  
hais,

Vous ferez Légataire & je vous le promets.

Allons, Lisette, allons, r'animons notre zèle,

L'amour à ce projet nous guide & nous appelle.

Va de l'Oncle défunt me chercher quelque habit,

Sa robe de malade, & son bonnet de nuit,

Les dépouilles du mort feront notre victoire.

LISETTE.

Je veux en élever un Trophée à ta gloire,

Et je cours te servir, je réviens sur mes pas,

## S C E N E III.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

**T**U m'arraches, Crispin, des portes du trépas;  
Si ton dessein succède au gré de notre envie,  
Je

Je veux te rendre heureux le reste de ta vie.  
 Je serois Légataire & par même moyen,  
 J'épousererois l'objet qui fait seul tout mon bien.  
 Ah Crispin!

CRISPIN.

Cependant une terreur secrète,  
 S'empare de mes sens, m'allarme & m'inquète.  
 Si la justice vient à connoître du fait,  
 Elle est un peu brutale & saisit au collet,  
 Il faut faire un faux feing & ma main allarmée,  
 Se refuse au projet dont mon ame est charmée.

ERASTE.

Ton trouble est mal fondé; depuis deux ou trois  
 mois,  
 Geronte ne pouvoit se servir de ses doigts,  
 Ainsi sa signature ailleurs si nécessaire,  
 N'est point comme tu vois requise en notre affaire,  
 Et tu déclareras que tu ne pûs signer.

CRISPIN.

A de bonnes raisons je me laisse gagner,  
 Et je sens tout-à-coup renaître en mon courage,  
 L'ardeur dont j'ai besoin pour un si grand ouvrage.



SCE-

## S C E N E IV.

LISETTE apportant des bardes pareilles à  
celles de Geronte, ERASTE,  
CRISPIN.

LISETTE jettant le paquet.

DU bon homme Geronte en gros comme en  
détail,  
Comme tu l'as réquis, voilà tout l'attirail.

CRISPIN se déshabillant.

Ne perdons point de têmes, que l'on m'habille en  
hâte,

Monsieur, mettez la main, s'il vous plaît, à la  
pâte.

La Robe, dépêchons, passez-là dans mes bras,

Ah! le mauvais Valet, chauffez chacun un bas.

C'a le mouchoir de cou, mets-moi vite le casque,

Les pantoufles, fort bien, l'équipage est fantastique.

LISETTE.

Oui, voilà le défunt, dissipons notre ennui,

Geronte n'est point mort puisqu'il révit en lui.

Voilà son air, ses traits, & l'on doit s'y méprendre.

CRISPIN.

Mais avec son habit si son mal m'alloit prendre.

ERASTE.

Ne crains rien, arme-toi de résolution.

F

CRI-

CRISPIN.

Ma foi déjà je sens un peu d'émotion.  
 Je ne sai si la peur est un peu laxative,  
 Ou si cet habit est de vertu purgative.

LISETTE.

Je veux te mettre encor ce vieux manteau fouré,  
 Dont aux jours de remède il étoit entouré.

CRISPIN.

Tu peux quand tu voudras appeller les Notaires,  
 Me voilà maintenant en habits mortuaires,

LISETTE.

Je vais dans un moment les améner ici.

CRISPIN.

Sécondéz-moi bien tous dans cette affaire-ci.

## S C E N E V.

*ERASTE, CRISPIN.*

CRISPIN.

**V**ous, Monsieur, s'il vous plaît, fermez por-  
 te & fenêtre,  
 Un éclat indiscret peut me faire connoître,  
 Avancez cette table, approchez ce fauteuil,  
 Ce jour mal condamné me blesse encore l'œil.  
 Tirez bien les rideaux, que rien ne nous trahisse.

ERASTE.

Fasse un heureux destin réussir l'artifice,

Si

Si j'ose me porter à cette extrémité,  
Malgré-moi j'obéis à la nécessité.  
J'entens du bruit.

CRISPIN *se jettant brusquement sur  
le fautenil.*

Songez à la cérémonie,  
Et ne me quittez pas, Monsieur, à l'agonie.

ERASTE.

Un Dieu dont le pouvoir sert d'excuse aux Amans,  
Saura me disculper de ces emportemens.

S C E N E VI.

LISSETTE, Mr. SCRUPULE, GA-  
SPARD, CRISPIN, ERASTE.

LISSETTE.

ENTrez Messieurs entrez, voilà les deux Notai-  
res,  
Avec qui vous pouvez mettre ordre à vos affaires,

CRISPIN.

Messieurs, je suis ravi quoiqu'à l'extrémité,  
De vous voir tous les deux en parfaite santé,  
Je voudrois bien encor être à l'âge où vous êtes;  
Et si je me portois aussi-bien que vous faites,  
Je ne songerois guère à faire un testament.

Mr. SCRUPULE.

Cela ne vous doit point chagriner un moment,  
Rien n'est désespéré; cette cérémonie,

Jamais d'un Testateur n'a racourci la vie,  
 Au contraire, Monsieur, la consolation  
 D'avoir fait de ses biens la distribution,  
 Répand au fond du cœur un repos simpatique,  
 Certaine quiétude, & douce & balzamique,  
 Qui se communiquant après dans tous les sens,  
 Rétablit la fanté dans quantité de gens.

CRISPIN.

Que le Ciel veuille donc me traiter de la sorte ?

*A Lisette.*

Messieurs asseïez-vous. Toi va fermer la porte.

GASPARD.

D'ordinaire, Monsieur, nous apportons nos soins,  
 Que ces Actes secrets se passent sans témoins,  
 Il seroit à propos que Monsieur prit la peine  
 D'aller avec Madame, en la chambre prochaine.

LISETTE.

Moi, je ne puis quitter, Monsieur, un seul mo-  
 ment.

ERASTE.

Mon Oncle sur ce point dira son sentiment.

CRISPIN.

Ces personnes, Messieurs, sont sages & discretés,  
 Je puis leur confier mes volontés secrètes,  
 Et leur montrer l'excès de mon affection.

Mr. SCRUPULE.

Nous ferons tout au gré de votre intention.  
 L'intitulé sera tel que l'on doit le faire,

Et

Et l'on le réduira, dans le stile ordinaire.  
Pardevant, fut présent... Geronte... & cætera,  
Dites nous maintenant tout ce qu'il vous plaira.

CRISPIN.

Je veux premièrement qu'on acquite mes dettes.

ERASTE.

Nous n'en trouverons pas je croi beaucoup de faites.

CRISPIN.

Je dois quatre cent francs à mon Marchand de vin,  
Un fripon qui demeure au Cabaret voisin.

Mr. SCRUPULE.

Fort bien, où voulez-vous Monsieur qu'on vous enterre?

CRISPIN.

A dire vrai, Messieurs, il ne m'importe guère.  
Qu'on se garde sur-tout de me mettre trop près  
De quelque Procureur chicaneur & mauvais,  
Il ne manqueroit pas de me faire querelle;  
Ce seroit tous les jours procedure nouvelle,  
Et je serois encor contraint de déguerpir.

ERASTE.

Tout se fera Monsieur selon votre désir,  
J'aurai soin du convoi, de la pompe funèbre,  
Et n'épargnerai rien pour la rendre célèbre.

CRISPIN.

Non, mon Nèveu, je veux que mon enterrement  
Se fasse à peu de frais & fort modestement.

Il fait trop cher mourir, ce seroit conscience ;  
Jamais de mon vivant je n'aimai la dépense.  
Je puis être enterré fort bien pour un écu.

L I S E T T E.

Le pauvre malheureux meurt comme il a vécu.

G A S P A R D.

C'est à vous maintenant, s'il vous plaît, de nous  
dire  
Les leges qu'au Testament vous voulez faire écri-

C R I S P I N.

C'est à quoi nous allons nous employer dans peu,  
Je nomme, j'institue Eraste mon Nèveu,  
Que j'aime tendrement pour mon seul Légataire,  
Unique, universel.

E R A S T E.

O douleur trop amère !

C R I S P I N.

Lui laissant tout mon bien, meubles, propres, ac-  
quêts,  
Vaisselle, argent comptant, contrats, maisons,  
billes,  
Deshéritant en tant que besoin pourroit être.  
Parens, Nièces, Nèveux, nés aussi bien qu'à naître ;  
Et même tous Bâtards à qui Dieu fasse paix,  
S'il s'en trouvoit aucuns au jour de mon décès.

Ll.

LISETTE.

Ce discours me fend l'ame, hélas! mon pauvre  
Maitre!

Il faudra donc vous voir pour jamais disparaître.

ERASTE.

Les biens que vous m'offrez n'ont pour moi nuls  
appas,

S'il faut les acheter avec votre trépas.

CRISPIN.

*Item*, Je donne & lègue à Lisette présente.

LISETTE.

Ah!

CRISPIN.

Qui depuis cinq ans me tient lieu de Servante,  
Pour épouser Crispin en légitime noeu,  
Non autrement.

LISETTE *tombant évanouïe!*

Ah! Ah!

CRISPIN.

Soûtiens-la mon Néveu,  
Et pour récompenser l'affection, le zèle,  
Que de tous tems pour moi j'ai reconnu en elle.

LISETTE.

Le bon Maitre, grands Dieux! que je vais perdre.  
là!

CRISPIN.

Deux mille écus comptant en espèce.

LISETTE.

Ha, ha, ha,

ERASTE *à part.*

Deux mille écus, je croi que le pendart se moque.

LISETTE.

Je n'y puis résister, la douleur me suffoque!  
Je croi que j'en mourrai.

CRISPIN.

Lesquels deux mille écus  
Du plus clair de mon bien seront pris & perçus.

LISETTE.

Le Ciel vous fasse paix d'avoir de moi mémoire!  
Et vous paye au centuple un œuvre méritoire,  
Il m'avoit bien promis de ne pas m'oublier.ERASTE *bas.*

Le fripon m'a joué d'un tour de son métier.

*Haut.*

Je croi que voilà tout ce que vous voulez dire?

CRISPIN.

J'ai trois ou quatre mots encor à faire écrire.

*Item*, Je laisse & lègue à Crispin.ERASTE *bas.*

A Crispin!

Je croi qu'il perd l'esprit, quel est donc son des-  
sein?

CRISPIN.

Pour les bons &amp; loyaux services,

ERA-

ERASTE. *bas.*

Ah! le Traître.

CRISPIN.

Qu'il a toujours rendus &amp; doit rendre à son Maître.

ERASTE.

Vous ne connoissez pas mon Oncle ce Crispin,  
C'est un mauvais Valet, yvrogne, libertin,  
Méritant peu le bien que vous voulez lui faire.

CRISPIN.

Je suis persuadé mon Nėveu du contraire,  
Je connois ce Crispin mille fois mieux que vous,  
Je lui veux donc léguer en dépit des jaloux.

ERASTE *à part.*

Le chien?

CRISPIN.

Quinze cens francs de rentes viagères,  
Pour avoir souvenir de moi dans ses prières.

ERASTE.

Ah! quelle trahison!

CRISPIN.

Trouvez-vous mon Nėveu  
Le présent malhonnėte & que ce soit trop peu?

ERASTE.

Comment quinze cens francs!

CRISPIN.

Oui, sans laquelle clause

F 5

Le

Le présent testament sera nul, & pour cause.

ERASTE.

Pour un Valet mon Oncle a-t-on fait un tel legs?  
Vous n'y pensez donc pas.

CRISPIN.

Je fais ce que je fais,  
Et je n'ai point l'esprit si foible & si débile.

ERASTE.

Mais . . .

CRISPIN.

Si vous me fâchez j'en laisserai deux mille?

ERASTE.

Si . . .

LISETTE.

Ne l'obstinez point je connois son esprit,  
Il le feroit, Monsieur, tout comme il vous le dit.

ERASTE.

Soit, je ne dirai mot, cependant de ma vie,  
Je n'aurai de parler une si juste envie.

CRISPIN.

N'aurois-je point encor quelqu'un de mes amis  
A qui je pourrois faire un fideicommiss.

ERASTE *bas.*

Le scélérat encor rit de ma retenuë,  
Il ne me laissera plus rien s'il continuë.

Mr. SCRUPULE.

Est-ce fait.

CRI-

CRISPIN.  
Où, Monsieur.

ERASTE.

Le Ciel en soit béni.

GASPARD.

Voilà le Testament heureusement fini.  
Vous plaît-il de signer ?

CRISPIN.

J'en aurois grande envie ;  
Mais j'en suis empêché par la paralysie ,  
Qui depuis quelques mois me tient sur le bras droit.

GASPARD.

Et ledit Testateur déclare en cet endroit ,  
Que de signer son nom, il est dans l'impuissance ,  
De ce l'interpellant au gré de l'ordonnance.

CRISPIN.

Qu'un Testament à faire est un pésant fardeau !  
M'en voilà délivré, mais je suis tout en eau.

Mr. SCRUPULE.

Vous n'avez plus besoin de notre ministère.

CRISPIN.

Laissez-moi, s'il vous plaît, l'acte qu'on vient de  
faire ?

Mr. SCRUPULE.

Nous ne pouvons, Monsieur, cet acte est un dé-  
pôt,  
Qui reste dans nos mains, je réviendrai tantôt,  
Pour

Pour vous en apporter moi-même une copie.

ERASTE.

Vous nous ferez plaisir mon Oncle vous en prie  
Et veut récompenser votre peine & vos soins.

GASPARD.

C'est maintenant, Monsieur, ce qui presse le moins.

CRISPIN.

Lifette, conduis-les.

S C E N E VII.

ERASTE, CRISPIN.

CRISPIN *se déshabillant.*

AI-je tenu parole,  
Et dans l'occasion sai-je jouer mon rôle,  
Et faire un Testament ?

ERASTE.

Trop bien pour mon profit  
Dis-moi donc malheureux as-tu perdu l'esprit,  
De faire un Testament qui m'est si dommageable !  
De laisser à Lifette une somme semblable !

CRISPIN.

Ma foi ce n'est pas trop.

ERASTE.

Deux mille écus comptant !

CRI-

CRISPIN.

Il faut en pareil cas que chacun soit content.  
Pouvois-je moins laisser à cette pauvre fille ?

ERASTE.

Comment donc traître !

CRISPIN.

Elle est un peu dé la famille,  
Votre Oncle, si l'on croit le lardon scandaleux,  
N'a pas été toujours impotent & goâtreux,  
Et j'ai dû lui laisser un peu de subsistance,  
Pour l'aquit de son ame, & de ma conscience.

ERASTE.

Et de ta conscience ? & ces quinze cent francs,  
De pension à toi payables tous les ans,  
Que tu t'es fait léguer avec tant de prudence ?  
Est-ce encor pour l'aquit de cette conscience ?

CRISPIN.

Il ne faut point, Monsieur, s'estomaquer si fort,  
On peut en un moment nous mettre tous d'ac-

cord,

Puisque le Testament que nous venons de faire,  
Où je vous instituë unique Légataire,  
Ne peut avoir l'honneur d'obtenir votre aveu,  
Il faut le déchirer, & le jeter au feu.

ERASTE.

M'en préserve le Ciel !

CRISPIN.

Sans former d'entreprise.

Laiſſons la chose au point où votre Oncle l'a mise.

ERA-

ERASTE.

Ce feroit cent fois pis , j'en mourrois de douleur.

CRISPIN.

Il s'élève aussi-bien dans le fond de mon cœur ;  
 Certain rémord cuisant , certains sinderese ,  
 Qui furieusement sur l'estomach me pese.

ERASTE.

Rentrons Crispin , je tremble , & suis persuadé ;  
 Que nous allons trouver mon Oncle décedé ,  
 Ou que dans ce moment pour le moins il expire.

CRISPIN.

Hélas ! il étoit tems ma foi de faire écrire.

ERASTE.

Le laurier dont tu viens de couronner ton front  
 Ne peut avoir un prix ni trop grand ni trop prompt.

CRISPIN.

Il faut donc , s'il vous plaît , m'avancer une ann  
 née ,

De cette pension que je me suis donnée.  
 Vous ne fauriez me faire un plus charmant plaisir.

ERASTE.

C'est ce que nous verrons avec plus de loisir.

## SCENE VIII.

LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE *se jettant dans le fauteuil.*

**M**iséricorde , ah Ciel ! je me meurs , je suis  
 morte !

ERA

ERASTE.

Qu'as-tu donc mon enfant à crier de la sorte ?

LISETTE.

J'étouffe, ouf, ouf, la peur m'empêche de parler.

CRISPIN.

Quel vertigo soudain a donc pû te troubler ?

Parle donc si tu veux ?

LISETTE.

Geronte...

CRISPIN.

Eh bien ! Geronte.

LISETTE *se levant brusquement.*

Ah ! prenez garde à moi !

CRISPIN.

Veux-tu finir ton compte ?

LISETTE.

Un grand phantôme noir.

ERASTE.

Comment donc que dis-tu ?

LISETTE.

Hélas ! mon cher Monsieur, je dis ce que j'ai vû,  
Après avoir conduit ces Messieurs dans la rue,  
Où la mort du bon-homme est déjà répandue,  
Où même le crieur a voulu malgré-moi,  
Faire attirer avec lui l'attirail d'un convoi,  
De la chambre où gissoit votre Oncle sans escorte,

Il m'a semblé d'abord entendre ouvrir la porte,  
Et montant l'escalier, j'ai trouvé nez pour nez,  
Comme un grand revenant Geronte sur ses pieds.

CRISPIN.

De la crainte d'un mort ton ame possédée,  
T'abuse & te fait voir un phantôme en idée.

LISETTE.

C'est lui vous dis-je, il parle... Ah!

CRISPIN.

Pourquoi donc ce grand cri?

LISETTE.

Excuse mon enfant je te prenois pour lui.  
Enfin criant, courant, sans détourner la vûë,  
Esfoufée, & tremblante, ici je suis venuë,  
Vous dire que le mal de votre Oncle en ces lieux,  
N'est qu'une léthargie & qu'il n'en est que mieux.

ERASTE.

Avec quelle constance au branle de sa rouë,  
La fortune ennemie, & me berce & me jouë.

LISETTE.

O trop flateur espoir! projets si bien conçûs,  
Et mieux exécutés, qu'étes-vous devenus!

CRISPIN.

Voilà donc le défunt que le sort nous renvoye,  
Et l'avare Acheron lâche encore sa proye,  
Vous le voulez grands Dieux, ma constance est  
à bout.

Je ne fais où j'en suis & j'abandonne tout.

ERASTE.

ERASTE.

Toi que j'ai vû tantôt si grand, si magnanime,  
 Un seul révers te rend foible & pusillanime.  
 Reprens des sentinens qui soient dignes de toi,  
 Offrons-nous aux dangers, viens signaler ta foi.  
 Quelque coup du hazard nous tirera d'affaire.

CRISPIN.

Allons-nous abuser encor quelque Notaire?

ERASTE.

Je vais sans perdre tems remettre ces billets,  
 Dans les mains d'Isabelle, ils feront leurs effets.  
 Et nous en tirerons peut-être un avantage,  
 Qui pourroit bien servir à notre mariage.  
 Vous, rentrez chez mon Oncle, & prenez bien  
 le soin

D'appeller le secours dont il aura besoin.  
 Pour retourner plutôt je parts en diligence,  
 Et viens vous rassurer ici par ma présence.

S C E N E IX.

CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

NE me voilà pas mal avec mon Testament,  
 Je vois ma pension payée en un moment.

LISETTE.

Et mes deux mille écus pour prix de mon ser-  
 vice?

CRISPIN.

Juste Ciel sauve-moi des mains de la Justice!

G

TOUT

Tout ceci ne vaut rien & m'inquiète fort ,  
Je crains bien d'avoir fait mon Testament de mort.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

~~~~~

## ACTE V.

### SCENE I.

Me. ARGANTE, ISABELLE,  
ERASTE.

Me. ARGANTE.

Quel est votre dessein, & que voulez-vous faire ?

Puis-je de ces billets être dépositaire ?

On me soupçonneroit d'avoir prêté les mains,  
A faire réussir en secret vos desseins,  
Maintenant que votre Oncle a pû malgré son âge,  
Reprendre de ses sens heureusement l'usage.  
Le parti le meilleur sans user de delais,  
Est de lui réporter vous-même ses billets.

ERASTE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connois, Ma-  
dame

Les nobles sentimens qui regnent dans votre ame.  
Nous ne prétendons point vous ni moi retenir  
Un bien qui ne nous peut encor appartenir,  
Mais gardez ces billets quelques momens de grace,  
Le

Le Ciel m'inspirera ce qu'il faut que je fasse,  
 Je le prens à témoin si dans ce que j'ai fait,  
 L'amour n'a pas été mon principal objet,  
 Hélas! pour mériter la charmante Isabelle,  
 J'ai peut-être un peu trop fait éclater mon zèle.  
 Mais on pardonnera ces transports amoureux,  
 Mon excuse, Madame, est écrite en vos yeux.

ISABELLE.

Puisque pour notre hymen, j'ai l'aveu de ma Mere,  
 Je puis faire paroître un sentiment sincère.  
 Les biens dont vous pouvez hériter chaque jour,  
 N'ont point du-tout pour vous déterminé l'amour.  
 Votre personne seule est le bien qui me flâte,  
 Et tous les vains brillans dont la fortune éclate,  
 Ne sauroient éblouir un cœur comme le mien.

ERASTE.

Si je l'obtiens ce cœur, non je ne veux plus rien.

Me. ARGANTE.

Tout ces beaux sentimens sont fort bons dans  
 un livre,  
 L'amour seul, tel qu'il soit ne donne point à vivre,  
 Et je vous apprens, moi, que l'on ne s'aime bien,  
 Quand on est marié, qu'autant qu'on a de bien.

ERASTE.

Mon Oncle maintenant par sa convalescence,  
 Fait revivre en mon cœur la joye & l'espérance,  
 Et je vais l'exciter à faire un Testament...

Me. ARGANTE.

Mais ne craignez-vous rien de son ressentiment ?

G 2

Ces

Ces billets détournés ne peuvent point faire,  
Qu'il prenne à vos désirs un sentiment contraire.

ERASTE.

Et voilà la raison qui me fait hazarder ,  
A vouloir quelque tems encore les garder.  
Pour révoir ce dépôt rentrer en sa puissance ,  
Il accordera tout sans trop de résistance.  
Il faut, Mademoiselle, en ce péril offert,  
Etre un peu dans ce jour avec nous de concert. \*\*  
Voilà tous bons billets qu'il faut, s'il vous plaît  
prendre.

ISABELLE.

Moi !

ERASTE.

Ne'n rougissez point, ce n'est que pour les rendre.

ISABELLE.

Mais je ne sai, Monsieur, en cette occasion,  
Si je dois accepter cette commission.  
De ces Billets surpris on me croira complice,  
En restitution, je suis encor novice.

ERASTE.

Mais j'entens quelque bruit, c'est Crispin que je  
vois,  
A qui donc en as-tu, te voilà hors de toi ?



## S C E N E II.

CRISPIN, *Me.* ARGANTE, ISABELLE, ERASTE.

CRISPIN.

**A**Llons, Monsieur, allons en homme de courage,  
Il faut ici ma foi soutenir l'abordage.  
Monsieur Geronte approche.

ERASTE.

O Ciel! en ce moment,  
Souffrez que je vous mène à mon appartement.  
J'ai de la peine encore à m'offrir à sa vûë,  
Laissons évaporer un peu sa bile émûë.  
Et quand il sera tems tous unanimément,  
Nous viendrons travailler ensemble au dénouement.  
Pour toi, reste ici, voi l'humeur dont il peut être,  
Et tu m'informerás s'il est tems de paroître.

CRISPIN.

Nous voilà graces au Ciel dans un grand embarras,  
Dieu veuille nous tirer d'un aussi mauvais pas.

## S C E N E III.

GERONTE, CRISPIN, LISETTE.

GERONTE *appuyé sur Lisette.*

**J**E ne puis revenir encor de ma foiblesse,  
Je ne fai où je suis, l'éclat du jour me blesse.

Et mon foible cerveau de ce choc ébranlé,  
Par des sombres vapeurs est encore tout troublé.  
Ai-je été bien long-tems dans cette léthargie.

L I S E T T E.

Pas tant que nous croyions, mais votre maladie  
Nous a tous mis ici dans un dérangement,  
Une agitation, un soin, un mouvement,  
Qu'il n'est pas bien aisé dans le fonds de décrire.  
Demandez à Crispin, il pourra vous le dire.

C R I S P I N.

Si vous saviez, Monsieur, ce que nous avons fait,  
Lorsque de votre mal, vous ressentiez l'effet,  
La peine que j'ai prise & les soins nécessaires,  
Pour pouvoir comme vous mettre ordre à vos  
affaires,  
Vous seriez étonné, mais d'un étonnement,  
A n'en pas revenir si-tôt assurément.

G E R O N T E.

Où donc est mon Nėveu? son absence m'ennuie.

C R I S P I N.

Ah, le pauvre garçon, je croi n'est plus en vie.

G E R O N T E.

Que dis-tu-là, comment?

C R I S P I N.

Il s'est saisi si fort,  
Quand il a vü vos yeux tourner droit à la mort,  
Que n'écoutant plus rien que sa douleur amere,  
Il s'est allé jeter. . .

G E.

GERONTE.

Où donc ? dans la riviere ?

CRISPIN.

Non, Monsieur, sur son lit, où baigné de ses pleurs,  
L'infortuné garçon gémit de ses malheurs.

GERONTE.

Va donc lui rédonner & le calme & la joye,  
Et dis-lui de ma part que le Ciel lui renvoye  
Un Oncle toujours plein de tendresse pour lui,  
Qui connoît son bon cœur & qui veut aujourd'hui,  
Lui montrer des effets de sa reconnoissance.

CRISPIN.

S'il n'est pas encor mort, en toute diligence  
Je vous l'amene ici.

## S C E N E IV.

GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

**M**Ais à ce que je voi,  
J'ai donc, Lisette, été plus mal que je ne croi ?

LISETTE.

Nous vous avons crû mort pendant une heure en-  
tière.

GERONTE.

Il faut donc expliquer ma volonté dernière,

G 4

Et

Et sans perdre de tems faire mon Testament.  
Les Notaires sont-ils venus?

L I S E T T E.

Affurément.

G E R O N T E.

Qu'on aille de nouveau les chercher, & leur dire,  
Que dans le même instant je veux les faire écrire.

L I S E T T E.

Ils réviendront dans peu.

S C E N E V.

*ERASTE, CRISPIN, LISETTE, GERONTE.*

CRISPIN.

**L**E Ciel vous l'a rendu.

ERASTE.

Hélas à ce bonheur me serois-je attendu !  
Je révois mon cher Oncle, & le Ciel par sa grace,  
Sensible à mes douleurs, permets que je l'embrasse.  
Après l'avoir crû mort il paroît à mes yeux.

G E R O N T E.

Hélas ! mon cher Nèveu, je n'en suis guère mieux,  
Mais je rends grace au Ciel de prolonger ma vie,  
Pour pouvoir maintenant exécuter l'envie  
De te donner mon bien par un bon Testament.

LL

LISETTE.

Ce garçon-là, Monsieur, vous aime tendrement.  
 Si vous aviez pû voir les syneopes, les crises,  
 Dont par la simpatie, il sentoit les reprises,  
 Il vous auroit percé le cœur de part en part.

CRISPIN.

Nous en avons tous trois eu notre bonne part.

LISETTE.

Enfin le Ciel a pris pitié de nos miseres,  
 Mais j'apperçois quelqu'un, c'est un des deux No-  
 taires.

GERONTE *à part.*

Bon jour Monsieur Scrupule.

CRISPIN.

Ah! me voilà perdu.

## S C E N E VI.

*Mr. SCRUPULE, GERONTE, ERA-  
 STE, LISETTE, CRISPIN.*

GERONTE.

**I**ci depuis long-tems vous êtes attendu.

Mr. SCRUPULE.

Certes je suis ravi, Monsieur, qu'en moins d'une  
 heure,

Vous jouïssiez déjà d'une santé meilleure.

G 5

Je

Je savois bien qu'ayant fait votre Testament,  
 Vous sentiriez bien-tôt quelque soulagement,  
 Le corps se porte mieux lorsque l'esprit se trouve  
 Dans un parfait repos.

GERONTE.!

Tous les jours je l'éprouve.

Mr. SCRUPULE.

Voici donc le papier que selon vos desseins,  
 Je vous avois promis de remettre en vos mains.

GERONTE.

Quel papier, s'il vous plaît ? pourquoi ! pour quel  
 le affaire !

Mr. SCRUPULE.

C'est votre Testament que vous venez de faire.

GERONTE.

J'ai fait mon Testament !

Mr. SCRUPULE.

Oùï, sans doute, Monsieur.

LISETTE *bas.*

Crispin, le cœur me bat.

CRISPIN *bas.*

Je frissonne de peur.

GERONTE.

Et parbleu vous rêvez, Monsieur, c'est pour le  
 faire,

Que j'ai besoin ici de votre ministère.

Mr.

Mr. SCRUPULE.

Je ne rêve, Monsieur, en aucune façon,  
 Vous nous l'avez dicté plein de sens & raison.  
 Le repentir si-tôt feroit-il votre ame?  
 Monsieur étoit présent aussi bien que Madame,  
 Ils peuvent là-dessus dire ce qu'ils ont vu.

ERASTE *bas.*

Que dire!

LISETTE *bas.*

Juste Ciel!

CRISPIN *bas.*

Me voilà confondu.

GERONTE.

Eraсте étoit présent?

Mr. SCRUPULE.

Oui, Monsieur, je vous jure.

GERONTE.

Est-il vrai, mon Nėveu? parle je t'en conjure.

ERASTE.

Ah! ne me parlez point Monsieur de Testament,  
 C'est m'arracher le cœur trop tyranniquement.

GERONTE.

Lisette, parlez donc?

LISETTE.

Crispin, parle en ma place;  
 Je sens dans mon goisier que ma voix s'embarasse.

CRIS.

CRISPIN.

Je pourrois là-dessus vous rendre satisfait,  
Nul ne fait mieux que moi la vérité du fait.

GERONTE.

J'ai fait mon Testament!

CRISPIN.

On ne peut pas vous dire  
Qu'on vous l'ait vû tantôt absolument écrire,  
Mais je suis très certain qu'au lieu où vous voilà  
Un homme à peu près mis comme vous êtes-là,  
Assis dans un fauteuil auprès de deux Notaires,  
A dicté mot à mot ses volontés dernières.  
Je n'assurerais pas que ce fut vous, pourquoi?  
C'est qu'on peut se tromper, mais c'étoit vous  
ou moi.

Mr. SCRUPULE.

Rien n'est plus véritable, & vous pouvez m'en  
croire.

GERONTE.

Il faut donc que mon mal m'ait ôté la mémoire,  
Et c'est ma léthargie.

CRISPIN.

Ouï, c'est elle en effet.

LISETTE.

N'en doute nullement, & pour prouver le fait,  
Ne vous souvient-il pas que pour certaine affaire,  
Vous m'avez dit tantôt d'aller chez le Notaire?

GERONTE.

Ouï.

LISETTE.

Qu'il est arrivé dans votre cabinet,  
Qu'il a pris aussi-tôt sa plume & son cornet,  
Et que vous lui dictiez à votre fantaisie . . .

GERONTE.

Je ne m'en souviens point.

LISETTE.

C'est votre léthargie.

CRISPIN.

Ne vous souvient-il pas, Monsieur, bien nettement,

Qu'il est venu tantôt certain Nèveu Normand,  
Et certaine Baronne avec un grand tumulte,  
Et des airs insolens chez vous vous faire insulte.

GERONTE.

Oui.

CRISPIN.

Que pour vous vanger de leur importement,  
Vous m'avez promis place en votre Testament,  
Ou quelque bonne rente au moins pendant ma vie,

GERONTE.

Je ne m'en souviens point.

CRISPIN.

C'est votre léthargie.

GERONTE.

Je croi, qu'ils ont raison, & mon mal est réel.

LI-

LISETTE.

Ne vous souvient-il pas que Monsieur Cliftorel.

ERASTE.

Pourquoi tant répéter cet interrogatoire ?  
Monsieur convient de tout, du tort de sa mémoire,  
Du Notaire mandé, du Testament écrit.

GERONTE.

Il faut bien qu'il soit vrai puisque chacun le dit.  
Mais voyons donc enfin ce que j'ai fait écrire.

CRISPIN *à part.*

Ah! voilà bien le diable.

Mr. SCRUPULE.

Il faut donc vous le lire.  
*Fut présent devant nous, dont les noms sont au bas  
Maitre Mathieu Geronte en son fauteuil à bras,  
Etant en son bon sens, comme on a pû connoître  
Par le geste & maintien qu'il nous a fait paroître,  
Quoique de corps malade ayant sain jugement,  
Lequel après avoir réfléchi mûrement,  
Que tout est ici pas fragile & transitoire.*

CRISPIN.

Ah! quel cœur de rocher & quelle ame assez noire  
Ne se fendrait en quatre en entendant ces mots!

LISETTE.

Hélas! je ne saurois arrêter mes sanglots.

GERONTE.

En les voyant pleurer mon ame est attendrie.

Là,

Là, là, consolez-vous, je suis encore en vie.

Mr. SCRUPULE *continuant de lire.*

*Considérant que rien ne reste en même état,  
Ne voulant pas aussi déceder intestat.*

CRISPIN,

Intestat . . .

LISETTE.

Intestat! . . . ce mot me perce l'ame.

Mr. SCRUPULE.

Faites trêve un moment à vos soupirs Madame!

*Considérant que rien ne reste en même état,  
Ne voulant pas aussi déceder intestat.*

CRISPIN.

Intestat.

LISETTE.

Intestat.

Mr. SCRUPULE.

Mais laissez-moi donc lire.

Si vous pleurez toujours je ne pourrai rien dire.

*A fait, dicté, nommé, rédigé par écrit*

*Son susdit Testament en la forme qui suit.*

GERONTE.

De tout ce préambule & de cette légende,

S'il m'en souvient d'un mot, je veux bien qu'on  
me pende.

LISETTE.

C'est votre léthargie.

CRIS;

CRISPIN.

Ah ! je vous en répond.  
Ce que c'est que de nous ! moi cela me confond.

Mr. SCRUPULE *lit.**Je veux premièrement qu'on acquitte mes dettes.*

GERONTE.

Je ne dois rien.

Mr. SCRUPULE.

Voici l'avou que vous en faites.  
*Je dois quatre cens francs à mon Marchand de vin,  
Un fripon qui demeure au cabaret voisin.*

GERONTE.

Je dois quatre cent francs ! c'est une foberie !

CRISPIN.

Excusez-moi, Monsieur, c'est votre léthargie !  
Je ne sai pas au vrai si vous les lui devez,  
Mais il me les a lui mille fois demandez.

GERONTE.

C'est un maraut qu'il faut envoyer en galère.

CRISPIN.

Quand ils y seroient tous on ne les plaindroit guè-  
re.

Mr. SCRUPULE *lisant.*

*Je fais mon Légataire unique, universel,  
Erasle mon Nèveu.*

ERA.

ERASTE.

Se peut-il juste Ciel ?

Mr. SCRUPULE *lisant*.

*Deshéritant en tant que besoin pourroit être,  
 Parens, Nièces, Nèveux, nés aussi bien qu'à nous,  
 Et même tous Bâtards à qui Dieu fasse paix,  
 S'il s'en trouvoit aucuns au jour de mon décès.*

GERONTE.

Comment moi ? des Bâtards !

CRISPIN.

C'est stile de Notaire.

GERONTE.

Oui ! je voulois nommer Eraste Légataire,  
 A cet article-là je vois présentement,  
 Que j'ai bien pû dicter le présent Testament.

Mr. SCRUPULE *lisant*.

*Item, je donne & légue en espèce sonante  
 A Lisette...*

LISETTE.

Ah ! grands Dieux !

Mr. SCRUPULE.

*Qui me sert de Servants,  
 Pour épouser Crispin en légitime man,  
 Deux mille écus.*

CRISPIN.

Monsieur ... en vérité ... pour peu ?

H

Non

Non... jamais... car enfin... ma bouche...  
 quand j'y pense...  
 Je me sens suffoquer par la reconnoissance.

(à *Lisette.*)

Parle donc!

LISETTE *embrassant Geronte.*

Ah! Monsieur...

GERONTE.

Qu'est-ce à dire cela?

Je ne suis point l'auteur de ces sottises-là.  
 Deux mille écus comptant!

LISETTE.

Quoi déjà, je vous prie?

Vous repentiriez-vous d'avoir fait œuvre pie?  
 Une fille nubile exposée au malheur,  
 Qui veut faire une fin en tout bien tout honneur!  
 Lui refuseriez-vous cette petite grace?

GERONTE.

Comment six mille francs! quinze ou vingt écus  
 passe.

LISETTE.

Les maris aujourd'hui, Monsieur, sont si courus,  
 Et que peut-on, hélas! avoir pour vingt écus?

GERONTE.

On a ce que l'on peut, entendez-vous ma mie,  
 Il en est à tout prix. Achevez je vous prie.

Mr. SCRUPULE,

*Item, Je donne & lègue.*

CRIS-

CRISPIN.

Ah! c'est mon tour enfin,

Et l'on va me jeter.

Mr. SCRUPULE.

*A Crispin.*GERONTE *regardant Crispin qui se fait petit.**A Crispin!*Mr. SCRUPULE *lisant.*

*Pour tous les obligeans, bons & loyaux services  
 Qu'il rend à mon Nèveu dans divers exercices,  
 Et qu'il peut bien encor lui rendre à l'avenir.*

GERONTE *à part.*

Où donc ce beau discours doit-il enfin venir?  
 Voyons?

Mr. SCRUPULE.

*Quinze cens francs de rentes viagères,  
 Pour avoir souvenir de moi dans ses prières.*

CRISPIN *se prosternant aux pieds de  
 Geronte.*

Oui, je vous le promets, Monsieur, à deux gé-  
 nous,

Jusqu'au dernier soupir je priérai Dieu pour vous.  
 Voilà ce qui s'appelle un véritable honnête hom-  
 me,

Si généreusement me laisser cette somme!

GERONTE.

Non ferai-je parbleu. Que veut dire ceci?

H 2

Mon.

Monfieur de tous ces legs, je veux être éclairci.

Mr. SCRUPULE.

Quel éclairciffement voulez-vous qu'on vous donne ?

Et je n'écris jamais que ce que l'on m'ordonne.

GERONTE.

Quoi ! moi, j'aurois légué fans aucune raifon,  
Quinze cens francs de rente à ce maître fripon,  
Qu'Eraste auroit chaffé s'il m'avoit voulu croire.

CRISPIN.

Ne vous répentez pas d'une œuvre méritoire,  
Voulez-vous, démentant un généreux effort,  
Etre avaricieux même après votre mort.

GERONTE.

Ne m'a-t-on point volé mes billets dans mes poches ?

Je tremble du malheur dont je sens les approches,  
Je n'ose me fouiller.

ERASTE *à part.*

Quel funeste embaras...

Vous le cherchez en vain, vous ne les avez pas.

GERONTE.

Où font-ils donc ? répons ?

ERASTE.

Tantôt pour Isabelle,

Je les ai par votre ordre exprès porté chez elle.

GERONTE.

Par mon ordre !

ERASTE.

Oui, Monsieur.

GE-

GERONTE.

Je ne m'en souviens point.

CRISPIN.

C'est votre léthargie.

GERONTE.

Oh! je veux sur ce point

Qu'on me fasse raison. Quelles friponneries,

Je suis las à la fin de tant de léthargies.

Cours chez elle, dis-lui que quand j'ai fait ce don,

J'avois perdu l'esprit, le sens &amp; la raison,

## SCENE DERNIERE.

*Me. ARGANTE, ISABELLE, ERAS-  
TE, GERONTE, LISETTE,  
CRISPIN.*

ISABELLE.

**N**E vous allarmez point, je viens pour vous  
les rendre.

GERONTE.

O Ciel!

ERASTE.

Mais sous des loix que nous osons prétendre.

GERONTE.

Et quelles sont ces loix?

ERASTE.

Je vous prie humblement

De vouloir approuver le présent Testament.

GERONTE.

Mais tu n'y pense pas. Veux-tu donc que je laisse

H 3

A cet-

A cette chambrière un legs de cette espèce?

LISETTE.

Songez à l'intérêt que le Ciel vous en rend,  
Et plus le legs est gros, plus le mérite est grand.

GERONTE *à Crispin.*

Et ce maraut auroit cette somme en partage,

CRISPIN.

Je vous promets Monsieur d'en faire un bon usage,  
De plus ce legs ne peut en rien vous faire tort.

GERONTE.

Il est vrai qu'il n'en doit jouir qu'après ma mort.

ERASTE

Ce n'est pas encor tout regardez cette belle,  
Vous savez ce qu'un cœur peut ressentir pour elle,  
Vous avez éprouvé le pouvoir de ses coups,  
Charmé de ses attraits, j'embrasse vos genoux.  
Et je vous la demande en qualité de femme.

GERONTE.

Ah! Monsieur mon Nėveu . . . .

ERASTE.

Je n'ai fait voir ma flāme,  
Que lorsqu'en ęcoutant un sentiment plus sain,  
Votre cœur moins ępris a changę de dessein.

Me. ARGANTE.

Je croi que vous & moi, nous ne saurions mieux  
faire.

GERONTE.

Nous verrons, mais avant de conclure l'affaire,  
Je veux voir mes billets en entier.

ISA.

ISABELLE.

Les voilà.

Tels je les reçûs, je les rends.

LISETTE *prenant le porte-feuille plutôt  
que Geronte.*

Alte - là.

Convenons de nos faits avant que de rien rendre.

GERONTE.

Si tu ne me les rens, je vous ferai tous pendre.

ERASTE *se jettant à genoux.*

Monsieur, vous nous voyez embrasser vos genoux.

Voulez-vous aujourd'hui nous désespérer tous?

LISETTE *à genoux.*

Eh! Monsieur.

CRISPIN *à genoux.*

Eh! Monsieur.

GERONTE.

La tendresse m'accueille,

Dites-moi, n'a-t-on rien distrait de portefeuille?

ISABELLE.

Non, Monsieur, je vous jure il est en son entier,

Et vous retrouverez jusqu'au moindre papier.

GERONTE.

Hé bien! s'il est ainsi pardevant le Notaire,

Pour avoir mes billets je consens à tout faire.

Je ratifie en tout le présent Testament.

Mes billets?

LISETTE.

Les voilà.

ERA-

ERASTE à Geronte.

Quelle action de grace ?

GERONTE.

De vos rémercimens volontiers je me passe,  
 Mariez-vous tous deux, c'est bien fait j'y consens,  
 Mais sur-tout au plûtôt procréez des enfans,  
 Qui puissent hériter de vous en droite ligne,  
 De tous collatéraux l'engeance est trop maligne,  
 Détestez à jamais tous Neveux bas Normands,  
 Et Nièce que le diable amène ici du Mans.  
 Fleaux plus dangereux, animaux plus funestes,  
 Que ne furent jamais les guerres ni les pestes.

CRISPIN.

Laiſſons-le dans l'erreur, nous ſommes héritiers,  
 Liſette, ſur mon front viens ceindre des Lauriers,  
 Mais n'y mets rien de plus pendant le mariage.

LISETTE.

J'ai du bien maintenant aſſez pour être ſage.

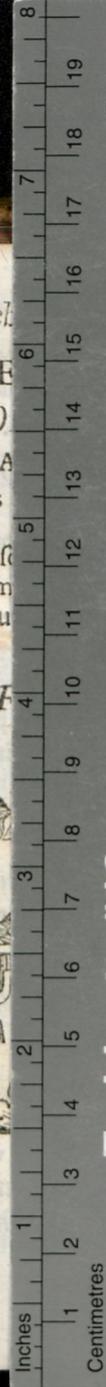
CRISPIN.

Meſſieurs, j'ai grace au Ciel, mis ma barque à  
 bon port,  
 En faveur des vivans je fais réſſivre un mort,  
 Je nomme à mes deſirs un ample Légataire,  
 J'acquiers quinze cens francs de rentes viagères,  
 Et femme au par-deſſus, mais ce n'eſt pas aſſez,  
 Je rénonce à mon legs, ſi vous n'applaudiffez.

F I N.



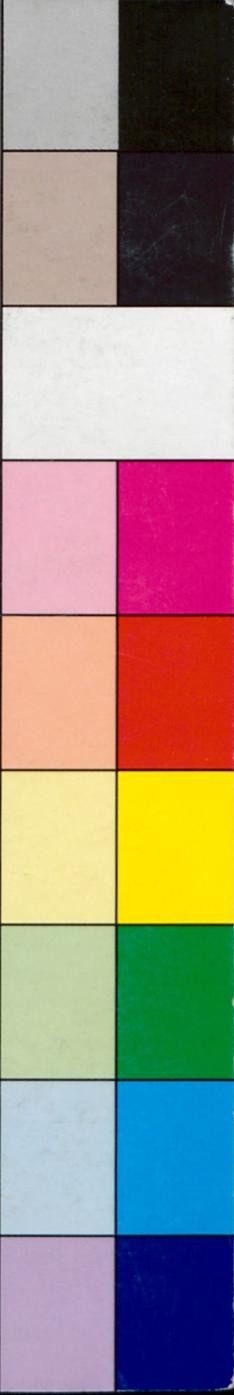




B.I.G.

Farbkarte #13

Black 3/Color White Magenta Red Yellow Green Cyan Blue



LE  
LEGATAIRE  
UNIVERSEL,  
COMEDIE,  
EN CINQ ACTES.  
PAR MONSIEUR  
REGNARD.



VIENNE EN AUTRICHE,

CHEZ JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur de  
la Cour de sa Majesté Imperiale & Royale.

M D C C L I I

2

